CINQUIÈME ANNÉE — N° 208 Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 28 Mars 1912.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

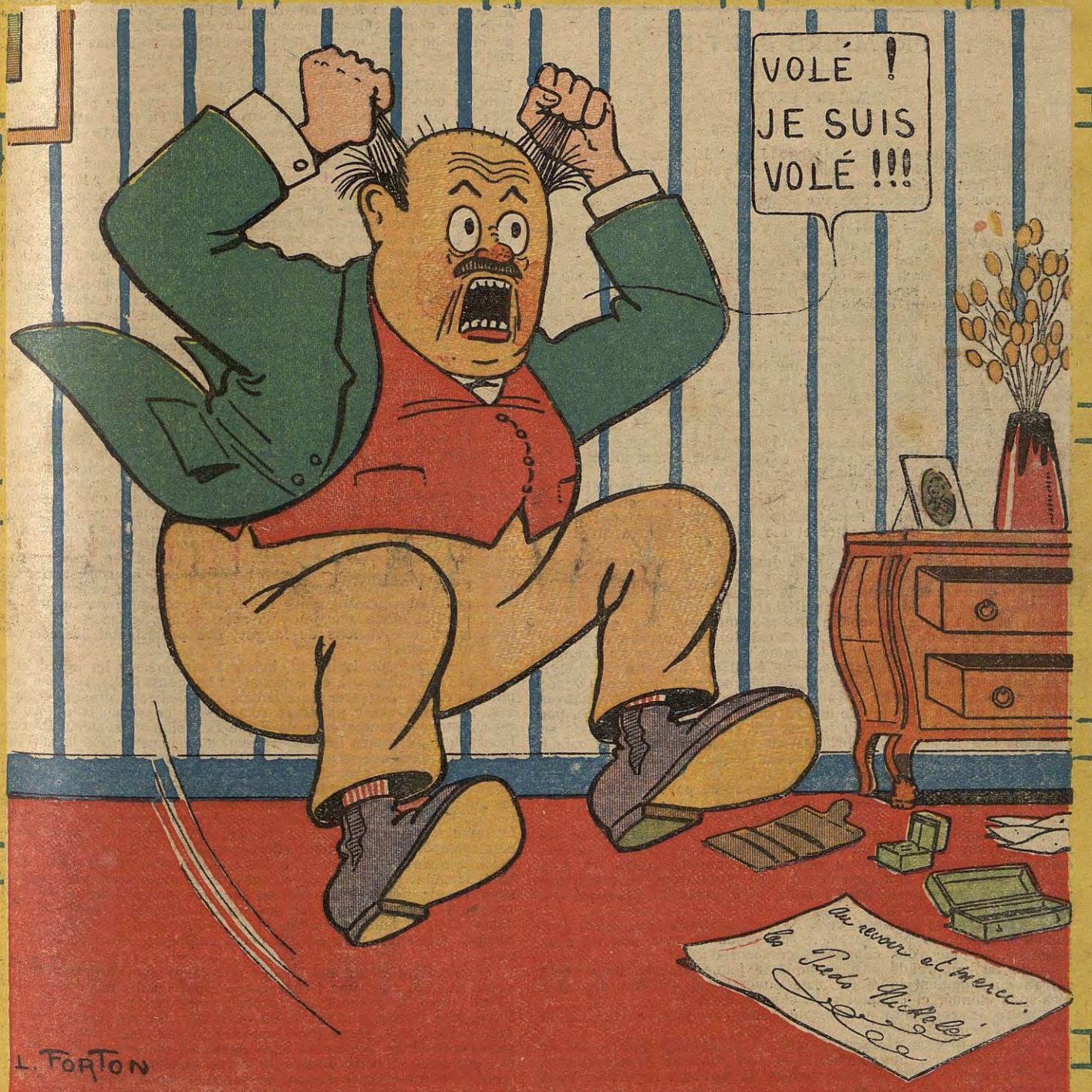
5c

POUR LA FAMILLE

PUBLICATIONS OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Étranger..... 5 francs —

LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS



Remarquez, je vous prie, comme le désespoir d'être volé peut pousser à une singulière gymnastique la malheureuse victime. — (*Voir page 16.*)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

OÙ LE MYSTÈRE COMMENCE

— Je n'y comprends rien, déclara Jasper Higg avec humeur. Il y a là-dessous quelque confusion, car je n'ai jamais eu l'intention de quitter New-York aujourd'hui. Etes-vous bien certain, Toronsend, d'avoir exactement compris ce que vous a téléphoné M. Harrison ?

— Très certain, répliqua péremptoirement le secrétaire. Il a dit en propres termes que votre départ était extrêmement fâcheux, attendu qu'il se dessinait sur les cuivres une baisse inquiétante à laquelle, étant présent, vous eussiez sans doute pu parer. Il a même ajouté que si vous l'aviez écouté, vous auriez retardé votre voyage de huit jours, ce qui eût été bien préférable.

— Et vous ne l'avez pas détrompé ? Vous ne lui avez pas dit que non seulement j'étais toujours ici, mais que je n'avais nulle absence en perspective ?

— Il était si furieux que, sans me laisser le temps de répondre un mot, il a abandonné l'appareil. Sur mes appels réitérés, un de ses employés est accouru pour m'annoncer que son patron venait de quitter son bureau, et de partir en automobile sans que personne sût où il allait.

Jasper haussa les épaules, et, repoussant la montagne de paperasses et de lettres décachetées qui s'entassaient devant lui, il opina avec le calme qui ne le quittait pas souvent :

— Cela s'éclaircira. Je vais sortir, Toronsend, donnez ordre à Richard de tenir prêt l'auto rouge. Je pousserai une pointe autour de Wall street, et par la même occasion, j'irai jusque chez Harrison qui sera sans doute rentré et me fournira l'explication de ce quiproquo.

Il alluma une cigarette et passa dans son appartement, où son valet de chambre s'empressa de lui apporter ses vêtements habituels. Quelques instants plus tard, la voiture, sous la ferme et impeccable conduite du chauffeur Richard, franchissait la voûte de l'hôtel, et filait parmi la cohue des véhicules qui, bien qu'il fût à peine dix heures du matin, encombraient déjà la quarante-deuxième avenue. L'œil perdu dans une lointaine rêverie, Jasper ne daignait point prêter attention à ce spectacle d'ailleurs trop familier, et il était assez clair qu'une pensée obsédât son esprit, au point de ne guère lui laisser le loisir de songer à autre chose. Deux ou trois fois, il tira de son portefeuille des lettres qu'il lut lentement, mot par mot, comme si leur contenu lui eût été étranger ; à leur texte se mêlaient des formules algébriques ou trigonométriques, et même quelques croquis. Il les repliait ensuite méthodiquement pour s'absorber à nouveau dans ses réflexions.

Une voix éclatante le fit soudain tressaillir, parce qu'elle proférait le nom de son chauffeur.

— Hep ! Richard !... Stoppez, garçon, s'il vous plaît.

Jasper se pencha aussitôt à la portière, et le même organe sonore et joyeux le salua d'un « good morning ! » empreint de la plus évidente cordialité, cependant qu'un gros homme court et rougeaud, étonnamment agile, eu égard à sa corpulence, se précipitait vers lui sans se soucier des passants qu'il bousculait plus que des voitures qui le frôlaient.

— Très content de vous voir, Jasper, continua l'exubérant personnage, et encore plus surpris. C'est étonnant, ami, soit dit sans reproche, comme vous changez facilement d'avis !

— Je ne comprends pas, répliqua le jeune homme tandis qu'il serrait cordialement la main large ouverte qui s'offrait. De quoi êtes-vous étonné, et en quoi ai-je changé d'avis ?

L'autre le considéra un instant sans répondre, comme si la question l'avait interloqué.

— Je suis pressé, déclara-t-il enfin, et ne dispose que de peu de minutes. D'ailleurs, ne sommes-nous pas toujours pressés, nous autres ?.... Inutile donc de nous perdre en discours superflus. Vous savez bien ce que je veux dire.

— Je vous jure...

— Voyons, hier, après-midi, quand je vous ai rencontré un peu avant la clôture de Wall street, ne m'avez-vous pas raconté que vous partiez ce matin pour l'Europe ?

— Je vous ai rencontré hier, moi ? Vous faites erreur, cher. Hier, je suis parti vers neuf heures du matin pour ma villa de Hartford, et ne suis revenu que passé sept heures du soir.

— Hein ? Vous plaisantez ! Je vous connais, que diable ! Et je suis sûr de vous avoir parlé, aussi sûr que... Tenez, je me souviens même de ce détail : ce n'était pas Richard qui vous pilotait, mais un chauffeur nègre qui avait, ma foi, très bonne tournure pour un moricaud.

Jasper Higg fit un geste d'impatience, et ses sourcils se froncèrent. Cette affirmation catégorique, après l'énigme de la communication téléphonique, ne laissait pas de le troubler en dépit de sa coutumière impassibilité, et probablement eût-il réclamé de plus amples détails, si son ami n'eût coupé court en lui jetant un brusque « au revoir » et s'était lancé dans un galop éperdu à la poursuite d'un individu qu'il venait d'apercevoir sur le trottoir opposé et avec qui il disparut dans la foule affairée. Sur l'ordre qu'il en reçut, Richard démarra, cependant que son maître se rencoignait dans un angle de la voiture en tapotant nerveusement les coussins — signe manifeste que quelque chose d'anormal l'inquiétait

Le nom des Higg était et il est toujours bien connu aux Etats-Unis, et d'ailleurs dans toute l'Amérique du Nord. Pourtant sa notoriété ne date pas de longtemps, car elle ne remonte pas au delà de 1872. A cette époque, vivait à Brooklyn, d'un très modeste emploi dans une maison de commission-exportation, un pauvre diable nommé Saunie Higg, de quelque trente-cinq ans, d'origine écossaise, que rien en vérité ne distinguait de ses contemporains ni ne prédestinait à un rôle éminent. Ce fut donc une surprise pour tout le monde quand on le vit un beau jour abandonner la position qui constituait son unique gagne-pain, et s'installer dans une humble boutique d'un quartier perdu. Il avait en même temps loué à faible distance un vague hangar à moitié démoli qu'il répara lui-même à l'aide de vieilles planches et de morceaux de zinc achetés chez un marchand de ferrailles. Il s'était adjoint un collaborateur en la personne d'un certain Lewis Mac Pherson tout récemment arrivé du Sutherland, la province d'Ecosse d'où précisément était venu quelque cinquante ans plus tôt le père de Saunie Higg lui-même, et qui battait tristement le pavé en attendant qu'un heureux hasard lui procurât une position sociale. Hasard d'autant plus ardemment souhaité que ledit Mac Pherson en était, depuis plusieurs semaines, réduit à coucher à la belle étoile, que les semelles de ses souliers s'ouvraient généreusement aux cailloux comme à l'eau de pluie, que ses vêtements n'étaient, si l'on peut dire, qu'un assemblage de trous, et que les temps où il mangeait à sa faim se perdaient pour lui dans les brumes d'un antique passé.

Saunie Higg et son auxiliaire se partagèrent la besogne, le premier se chargeant de la vente au magasin, et le second, sous l'active surveillance de son patron, se livrant avec acharnement, dans le hangar délabré, à la fabrication. Mais, dira-t-on, que fabriquait-il donc ? Rien, véritablement, que de très quelconque : du cuir, seulement, du cuir préparé sans tan ni acides, au moyen de procédés spéciaux dont Saunie était l'inventeur, et qui laissaient à la peau une souplesse, une solidité, une fraîcheur et une durée jusqu'alors inconnues. Ces qualités éminentes désignaient clairement le « cuir Higg » pour nombre d'usages dans l'industrie du véhicule comme dans celle du vêtement, pour les marins comme pour les usiniers, bref, partout où le cuir joue un rôle, qu'il s'agisse d'en faire des harnais ou des vestons de fatigue, des prélarts ou des courroies de transmission.

Intelligent, actif, insinuant, habile à circonvenir les incrédules, à décider les hésitants, à enthousiasmer les convaincus, l'ex-petit commis parvint à s'assurer la clientèle de plusieurs grosses entreprises, non sans avoir plusieurs fois, avant ce précieux résultat acquis, côtoyé la ruine en plus d'une occasion et soutenu des combats acharnés contre le découragement menaçant. Dès lors, il était sauvé. En quelques jours, Lewis Mac Pherson se vit dans l'impossibilité matérielle absolue de faire face aux commandes, quoiqu'il travaillât sans trêve durant seize heures par jour, il fallut lui accorder un aide, puis deux, puis cinq, puis vingt, puis cent. Depuis longtemps, le hangar avait été abandonné à son triste sort ; une petite fabrique toute proche s'étant trouvée à vendre l'avait avantageusement remplacé ; mais étant elle-même devenue trop exiguë à bref délai, Saunie s'était résolu à faire construire. C'est ainsi qu'en 1878, l'homme qui avait été un obscur gratte-papier sans avenir et sans espoir s'était transmué en légitime propriétaire d'une usine couvrant deux hectares de ses quatre étages encore surmontés d'immenses et hauts greniers, et où s'activaient jour et nuit, par équipes alternées, plus de six cents employés, ouvriers et ouvrières...

Saunie Higg s'était marié, dès que la prospérité de ses affaires s'était avérée, avec une Ecossaise. Bientôt un fils naquit — en 1881 — qui reçut le prénom de Jasper ; trois ans plus tard une fille, Ellen. Peu d'années avant la fin du siècle, Saunie mourut ; comme Jasper était trop jeune pour prendre la suite de l'industrie paternelle, celle-ci fut vendue et ainsi passa en d'autres mains. Lorsque le jeune Higg, héritier du nom, atteignit sa vingtième année, sa mère aussi le quitta pour le champ de l'éternel repos, laissant à sa sœur et à lui une coquette fortune de soixante-trois millions de francs.

Quatre ans plus tard, Jasper était à la tête d'une importante banque qu'il avait fondée à lui tout seul à New-York, et les plus vieux

« businessemen » de la place vantaient la sûreté de son jugement, la froideur implacable de ses calculs financiers, et ils exaltaient la méthode dont il ne cessait de faire preuve. Les Higg s'annonçaient ainsi comme une de ces dynasties d'hommes d'argent qui, de l'autre côté de l'Atlantique, forment une ploutocratie toute-puissante, dont le pouvoir est plus redoutable et plus pesant que celui de nos anciennes aristocraties guerrières. Il avait voulu garder auprès de lui, dans une situation mal définie qui tenait de l'ami et de l'homme de confiance pour qui l'on n'a pas de secrets, celui qui avait aidé son père à escalader les sommets, Lewis Mac Pherson. Celui-ci avait obstinément refusé la proposition que Saunie lui avait maintes fois réitérée, de l'associer à sa maison. D'une intelligence moyenne, mais droit, honnête, franc, incapable de mensonge et de dissimulation, le vieil Ecossais entendait conserver le poste subalterne pour lequel seul il se sentait des aptitudes. Et la prospérité n'avait pas altéré le dévouement, mieux, le fanatisme qu'il avait voués à la famille de celui qui l'avait arraché à la misère noire.

Personnellement, Jasper Higg était, à l'époque où débute notre récit, c'est-à-dire au milieu de 1907, un beau garçon de vingt-six ans, assez grand, svelte, élancé, et d'une rare distinction. Ses cheveux blonds et bouclés, son visage allongé, ses joues roses et veloutées comme celles d'une jeune fille, et qu'un caprice de la nature avait encore laissées complètement imberbes, avaient bien quelque chose de féminin. Mais le regard hardi et résolu de ses yeux bleus, le ferme dessin de sa bouche indiquaient un esprit énergique, un caractère tenace qui savait vouloir. Et comme son père il avait le don de conquérir par la grâce des gestes, l'amabilité de l'accueil, le charme d'une voix douce et prenante, la sympathie de ceux-là même qui l'accordent difficilement.

... L'auto n'avait pas roulé longtemps. Elle s'arrêta devant un de ces gratte-ciel à quatorze étages dont les Américains sont si fiers, et Jasper, arraché à son rêve, sauta vivement à terre, à point nommé pour heurter un jeune homme de son âge qui, lui aussi, s'apprêtait à franchir le large porche de la maison.

— Tiens ! c'est vous, Higg ? Comment va ?... Dites-moi, fit l'arrivant sans attendre la réponse à ses questions, où donc avez-vous acheté cette jolie petite auto bleue, où je vous ai vu hier après-midi ? Compliments, cher, elle est très...

— Allons, s'exclama le banquier, presque avec colère cette fois, voilà que vous m'avez vu hier, vous aussi ? C'est une gageure, ma parole !

— Comprends pas. Certainement, je vous ai vu hier, et je vais préciser...

— Non, non, ne précisez pas, je vous en prie. Il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas naturel et que je veux éclaircir. A moins que tout le monde ait la berlue, peut-être !

Plantant là son interlocuteur passablement surpris et un peu froissé, il se jeta dans l'un des ascenseurs qui, en un clin d'œil, l'eut déposé au cinquième étage. Jasper s'engouffra dans un couloir et poussa une porte au delà de laquelle il fut reçu par une sorte de garçon de bureau à qui il demanda si M. Samuel Rawlinson était à son bureau ; sur une réponse affirmative :

— Eh bien ! fit-il d'un ton énervé, dites-lui que je désire le voir au plus tôt !

Et il s'assit sur l'un des fauteuils du petit salon d'attente où il venait de pénétrer et dont il se trouvait le seul hôte. Du reste, sa patience ne fut pas mise à une longue épreuve, car bientôt le domestique l'introduisit dans un cabinet de travail somptueusement meublé, et qui ne laissait pas de présenter d'assez singulières particularités : c'est ainsi que les portes en étaient littéralement bardées de fer et d'acier, pourvues de serrures, de verrous, de fermetures automatiques d'une complication prodigieuse ; de même, les volets pleins, pour le moment seulement entr'ouverts. Deux immenses coffres-forts dont la solidité eût, semblait-il, défié la mélinite, étaient scellés dans le mur par d'énormes et multiples crampons. Le sol et le plafond de cette salle étaient formés, non point de plinthes et de poutres, mais de larges dalles d'une pierre blanche analogue à la craie, mais incomparablement plus dure.

L'occupant de ce curieux séjour était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, sec, nerveux, aux traits plutôt rébarbatifs, qu'entourait une courte barbe grise. Il se leva avec empressement à la vue de Jasper et s'avança vers lui la main tendue :

— Très content, cher monsieur, très content de vous voir, articula-t-il d'un ton net et tranchant. Plus étonné encore, il est vrai. Vous avez différé votre départ ? Tant mieux.

— Mais enfin, éclata Jasper, qu'est-ce que cela signifie ? Vous êtes le quatrième depuis deux heures qui me racontez la même histoire, et je...

— Je ne raconte pas d'histoires. Pas dans mes habitudes. Hier, vous avez dit à Tockensen, mon fondé de pouvoirs...

— Je n'ai rien pu dire hier à Tockensen pour la bonne raison que je ne l'ai pas vu. Et je n'ai pas pu le voir, pour la bonne raison que je n'étais pas à New-York.

— Vous avez vu Tockensen hier et vous lui avez parlé. Vous êtes arrivé à trois heures vingt-six minutes dans l'antichambre ainsi qu'en témoigne le livre de l'huissier. Vous avez quitté mes bureaux à trois heures cinquante-huit. Vous fûtes introduit dans le cabinet de Tockensen à trois heures vingt-neuf ; sur votre demande, les documents vous appartenant qui se trouvaient enfermés dans le coffre B.-A. 127, deuxième galerie, vous furent remis...

— Vous dites ? Rawlinson, vous déraisonnez.

— Vous en donnâtes décharge en bonne et due forme. Dans le courant de la conversation, vous fîtes part à Tockensen de votre départ, ce matin, par le steamboat anglais *City-of-Glascow*, pour l'Angleterre, d'où...

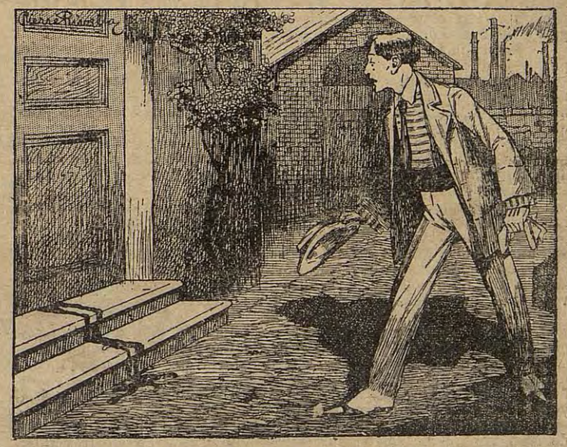
— Vous êtes fou, ou bien vous vous moquez de moi !

Jasper Higg passait, comme nous l'avons déjà dit, pour l'être le plus réfléchi, le plus pondéré, surtout pour le plus invariablement calme du nouveau continent. Or, il est bien certain que cette réputation ne pouvait être qu'usurpée, attendu qu'à l'heure actuelle, il était en proie à une colère et surtout à une émotion bien étranges chez un homme de sa trempe. Il était venu appuyer ses deux poings crispés sur la grande table derrière laquelle, dans un fauteuil, se carrait son interlocuteur, et son visage blême, ses yeux flamboyants, ses lèvres tremblantes, révélaient assez qu'il était parvenu à cet état d'esprit où l'on ne songe pas à masquer ses impressions sous une impassibilité d'emprunt.

D'ailleurs, M. Rawlinson n'était guère plus maître de lui. Il se leva brusquement, tandis qu'un flot de sang empourprait ses joues, d'ordinaire plutôt pâles, et il riposta :

— Mais, sacrebleu ! savez-vous que vous devenez absurde ? Je connais Tockensen, je suis aussi sûr de lui que de moi-même, et quand il dit que vous êtes venu chez moi hier, c'est que vous êtes venu chez moi hier. Et puis, l'huissier qui vous a introduit, le gardien qui vous a conduit à votre coffre, le commis à qui vous avez donné quitus, battent-ils tous la campagne, eux aussi ? Et votre signature, la renierez-vous ?

Et comme Jasper, écrasé mais non convaincu, ne répondait rien, Rawlinson saisit le parleur d'un téléphone et d'un ton rageur y lança



... deux rigoles rouges coulaient, filtrant sous la porte...

plusieurs appels, dont l'effet fut quasi instantané ; avant que le jeune banquier, maintenant effondré sur un siège et luttant évidemment pour recouvrer son sang-froid, eût songé à placer un mot, une porte s'ouvrit et trois hommes entrèrent, dont l'un tenait à la main une mince liasse de papiers et un registre.

— Monsieur Tockensen, commença aussitôt Rawlinson d'un accent péremptoire, et vous, Smith et Barrow, voici les faits : M. Higg, l'un des clients de la Société Rawlinson et Cº, la plus importante maison de garde de valeurs, bijoux, œuvres d'art, documents, etc., de la place de New-York, affirme qu'hier, 16 juin 1907 ,il n'a pas mis les pieds dans notre établissement et qu'il n'a pas retiré le dépôt qu'il y avait effectué. Qu'avez-vous à répondre ?

Les trois hommes, d'abord, se regardèrent en silence, puis un même sourire se dessina sur leurs lèvres, et celui qui, à en juger par son aspect plus soigné, devait être le fondé de pouvoirs dont il avait été question, prit la parole :

— Ce n'est pas une fois, déclara-t-il, mais cent fois que j'ai eu l'honneur et le plaisir de m'entretenir avec l'honorable M. Higg. C'est dire que sa personne m'est tellement connue que je ne saurais me tromper. Mais il y a beaucoup mieux : si l'honorable M. Higg n'a pas retiré son dépôt hier, comment se fait-il que nous soyons en possession des bulletins de location d'un coffre-fort, en double expédition, comme vous le savez, qui lui avaient été délivrés à l'époque où il a loué ce coffre-fort ?

— C'est vrai, cela, approuva Rawlinson, j'avais oublié les bulletins !

La voix de Jasper s'éleva, presque calme encore qu'agitée d'un léger tremblement :

— Vous avez ces bulletins ? Pouvez-vous me les montrer ?

— Certes, en même temps que les quatre signatures en décharge par vous apposées sur nos registres à souche.

Les documents dont était munis l'un des subalternes furent étalés

sur la large table-bureau, et, se penchant sur eux, le banquier s'absorba dans une intense contemplation. Au bout d'un instant, il demanda une loupe, qui lui fut immédiatement apportée, et il se replongea dans son examen, qui dura bien cinq bonnes minutes. Quand il se redressa, il était si pâle que les assistants le considérèrent avec surprise. Du regard, il montra à Rawlinson les deux employés qui furent aussitôt congédiés, puis, s'adressant à Tockensen :

— Je vous prie, cher monsieur, dit-il, de vous recueillir et de demander à votre mémoire tout l'effort dont elle est capable pour répondre à la question suivante : pendant le temps que je me suis entretenu avec vous, hier, n'avez-vous fait aucune remarque à mon sujet, concernant un détail, même futile, même ridiculement insignifiant, de ma personne, et qui fût différent de ce que vous aviez jusqu'alors observé en moi? En d'autres termes...

— Je vous comprends, trancha Tockensen. Eh bien ! sans avoir besoin de réfléchir plus longtemps, je vais vous satisfaire : votre voix m'a paru un peu enrouée, mais j'ai pensé à un rhume de printemps. Et j'ai observé que vous n'avez pas quitté vos gants de tout le temps que vous êtes demeuré dans nos bureaux, même pour signer.

— Ah ! Et c'est tout?

— C'est tout.

Jasper Higg fit deux pas vers eux et prononça froidement les phrases suivantes :

— M. Tockensen est la quatrième personne — il y en a d'autres sans doute — qui m'ait vu à New-York hier : or, hier, j'ai passé la journée entière à Hartford. Deuxièmement, les bulletins que vous m'avez montrés sont bien les miens, mais ce n'est pas moi qui vous les ai apportés : cela signifie qu'ils ont dû être volés dans mon propre coffre-fort et vous être restitués par quelqu'un que vous aurez pris pour moi, tant il me ressemblait...

— Impossible ! protesta Tockensen, je ne suis ni fou, ni aveugle, par le diable !

— Troisièmement, continua imperturbablement Jasper, j'ai constaté que les quatre signatures apposées sur les registres à souche, bien que parfaitement imitées, sont fausses — comme elles ne pouvaient pas ne pas l'être. — Maintenant un dernier mot : je compte sur votre discrétion absolue... absolue, n'est-ce pas? Car sachez qu'il ne s'agit pas là de bagatelles : de ce vol dont j'ai été victime, l'histoire de la race humaine tout entière peut être bouleversée de fond en comble. Puis-je être sûr de votre silence?

— Autant que du retour de la lumière succédant à l'ombre nocturne, fit Rawlinson. Mais n'est-ce pas un roman que...

— Non. Au revoir, messieurs.

Sans prendre garde à leurs mines ahuries et un peu inquiètes, il pivota sur les talons et gagna la porte. Une demi-minute plus tard, il montait dans son auto, et intimait à Richard cet ordre proféré d'une voix dont il ne réussissait pas à celer l'altération :

— Chez M. Déa, à toute vitesse.

Le rapide véhicule s'ébranla et son allure fut telle qu'il ne tarda pas à attirer sur lui l'improbation des policemen et les malédictions de la foule. Mais le chauffeur, esclave de la consigne, n'avait cure de toutes ces contingences ; et quant à Jasper, accoté dans l'angle de l'automobile dont il avait baissé les stores, il semblait dormir. Mais il y a gros à parier que ce n'était là qu'apparence...

La course effrénée dura près de trois quarts d'heure. Une partie de New-York et de ses gigantesques faubourgs avait été traversée, après quoi le trépidant équipage s'était engagé dans la campagne sur la route qui conduit à Albany, le long de l'Hudson. Il quitta bientôt celle-ci pour prendre un chemin plutôt mal entretenu et stopper enfin devant une propriété isolée assez vaste, et close de toutes parts d'un mur haut de plus de cinq mètres dont des frises de fer hérissaient le sommet. Une large porte cochère en épaisse tôle renforcée de barres d'acier y était percée.

Jasper sauta à terre, prit dans sa poche un trousseau de clefs grâce auxquelles il eut tôt fait d'entr'ouvrir l'un des battants, après avoir commandé à Richard de l'attendre. Il se trouva dans une très large cour, bordée de trois côtés par des hangars en briques. Tout à côté de l'entrée était édifié un petit bâtiment qui devait servir d'habitation. Ce fut vers lui que le banquier se dirigea, mais il n'alla pas loin. A peine eut-il fait deux ou trois pas qu'il s'arrêta net, et d'un geste machinal retira son chapeau pour essuyer la sueur froide qui perlait à ses tempes : sur le perron du petit édifice deux rigoles rouges coulaient, filtrant sous la porte, et il n'était pas nécessaire d'être doué d'une excessive pénétration pour y reconnaître de minces ruisseaux de sang...

(A suivre.)

GASTON CHOQUET.

Le 31 Mars paraîtra le premier Numéro
DES
ROMANS de la JEUNESSE

Ce Premier Numéro sera encarté GRATUITEMENT
DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE **L'ÉPATANT**

portant la date du 4 Avril 1912

LES ROMANS DE LA JEUNESSE
comme son titre l'indique, est un journal réservé exclusivement à la publication de romans pour la jeunesse. Un soin tout particulier a présidé au choix des deux premiers romans que nous ferons paraître.

LES ROMANS DE LA JEUNESSE
QUI PORTE COMME SOUS-TITRE
Supplément des
PUBLICATIONS OFFENSTADT
a été en effet conçu dans le but de donner satisfaction aux désirs exprimés par tous nos Lecteurs, qu'ils soient acheteurs de l'*Epatant*, du *Cri-Cri*, de l'*Illustré*, de *Fillette* ou de l'*Intrépide*.

LES ROMANS DE LA JEUNESSE
SERA MIS EN VENTE
tous les DIMANCHES et vendu
5 CENTIMES
Dans le **premier numéro** commencera la publication de deux romans sensationnels :
1°. Les Aventures d'un Gamin de Paris au Pays du Scalp.
2°. Les Petits Chanteurs des Rues de Hampton Square.

TOUS LES LECTEURS DES
PUBLICATIONS OFFENSTADT
VOUDRONT LIRE
LES ROMANS DE LA JEUNESSE • 5 Cent.

Dans le premier numéro commence UN GRAND CONCOURS

ALLÉGORIE

« Mossieu Loyal, je allais faire quelque chaose de très jaoli : un groupe imité de la statuaire antique, ça vous va ? wery well plum-pudding ! alors, je vais demander le concours de tous les messieurs écuyers. Là, comme ça...

« ... très bien ; bougez pas, you please, tous les messieurs écuyers? Je fais encore un tour avec ma cifelle. Je looping the loop, autrement dire, je boucle la boucle de cifelle et avec Auguste que je plante là, hein...

« ..Mossieu Loyal, c'est un beautiful groupe très all rith s'pas? — Oui, clown, mais... qu'est-ce que cela représente ? — Vo avez pas compris ? c'est une figure allégorique : un poireau qui contemple des andouilles ficelées ! »

Demandez tous les Jeudis : **LA VIE DE GARNISON**, 10 Centimes.

DUPOIGNET. — Comment, tu me reproches d'être rentré tard, hier au soir ! L'horloge du bijoutier sonnait juste onze heures quand j'arrivais en bas.

— Oui, mais à quelle heure as-tu atteint le haut de l'escalier !

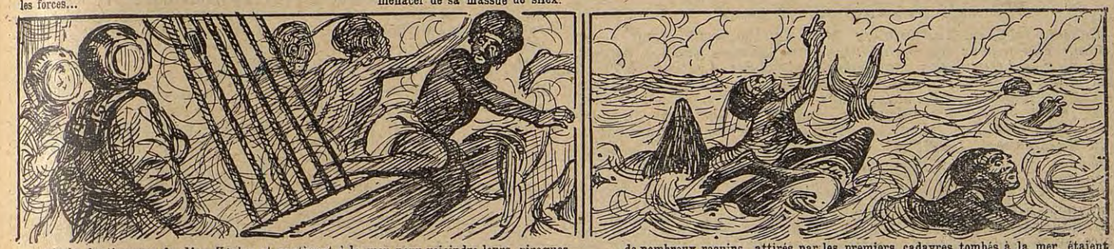
LE PARI DU MILLIARDAIRE (*Suite.*)

Jean Darragas, milliardaire français, a parié avec Jasper Grantham qu'il dépenserait un milliard en un an. Il part sur son yacht Crésus pour explorer la Nouvelle-Guinée. Mais trahi par Otto Zerbol, secrétaire de Grantham, qui fait sauter le Crésus, Darragas, après de terribles aventures, est recueilli avec Ketty Birell, l'amiral Castan, Mahouet et Sigalous, matelots, par la goélette américaine Mac-Kinley *dont l'équipage cherche à recueillir la cargaison d'un navire chargé de perles, coulé dans la baie de Taviuni. Mais, à l'improviste, arrivent trois pirogues chargées de Papous qui envahissent le navire.*

Maintenant, tous les Papous avaient envahi la goélette. Autour du mât de misaine où étaient groupés les assiégés, c'était une mêlée épouvantable. C'est à peine si Ketty Birell avait le temps de recharger les revolvers. L'amiral Castan, sa terrible barre de fer en main, semblait le génie du carnage ; il fracassait les crânes et écrasait les poitrines sans se lasser. Autour des assiégés, les cadavres s'accumulaient. Mais peu à peu les munitions s'épuisaient et aussi les forces...

... de Darragas et de ses compagnons. Coup sur coup, un deuxième Américain fut tué et Castan blessé d'un coup de massue. Seuls, restaient maintenant un Américain, Darragas et Castan et ils sentaient leurs forces défaillir. Les Papous, encouragés, se ruaient à l'attaque avec une recrudescence d'audace. « Il n'y a plus de cartouches ! » s'écria tout à coup Ketty en rendant à Darragas le revolver vide que celui-ci tendait. Darragas désespéré, vit un Papou le menacer de sa massue de silex.

Il eut juste le temps de s'écarter : la massue s'enfonça dans le mât. Darragas ne laissa pas au Papou désappointé le temps de la retirer, et, d'un formidable coup de la crosse de son revolver, lui fendit le crâne. Au même instant, les Papous poussèrent une clameur d'épouvante. La face empreinte de la plus profonde terreur, ils arrêtèrent net leur attaque, et, lâchant leurs armes, se précipitèrent comme des rats fuyant l'inondation..



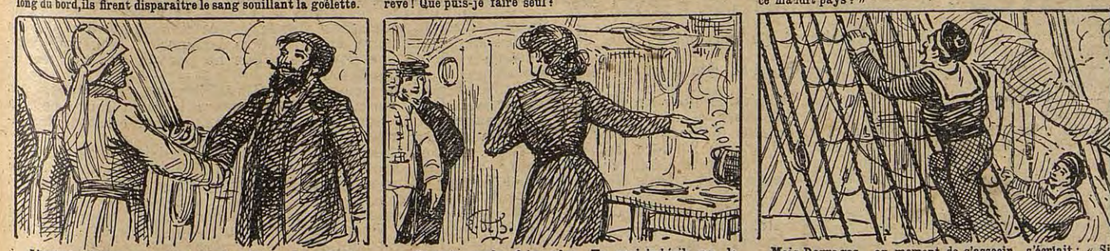
... vers les bastingages du *Mac-Kinley* et sautèrent à la mer pour rejoindre leurs pirogues que le vent avait fait dériver au large .. Surpris, Darragas, Castan, Ketty Birell et le marin américain coururent à leur suite et comprirent aussitôt le motif de leur épouvante. Mahouet et Sigalous venaient de sortir de l'eau, et, à la vue des scaphandriers de cuivre étincelant sous le soleil et des vêtements de caoutchouc rouge gonflés d'air, les Papous, croyant à l'apparition de deux diables, s'étaient enfuis, épouvantés. Leurs cris s'entendaient encore. Mais c'est à peine si une dizaine d'entre eux parvenaient à rejoindre les pirogues...

... de nombreux requins, attirés par les premiers cadavres tombés à la mer, étaient arrivés et dévoraient la plupart des nageurs! Cependant, Darragas et Castan s'étaient précipités vers les deux marins et, en hâte, dévissaient leurs casques de cuivre. Il était temps ! Privés d'air depuis deux minutes, Mahouet et Sigalous étaient à bout de souffle. Ils respirèrent goulument et regardèrent autour d'eux d'un air complètement ahuri. Il fallut que Darragas leur expliquât l'attaque si opportunément mise en fuite par leur arrivée.

Puis, le milliardaire s'occupa de panser la blessure de l'amiral Castan. Elle était légère, heureusement ; une simple contusion à l'épaule produite par le coup de massue. Pendant ce temps, Mahouet et Sigalous qui avaient quitté leurs costumes de scaphandriers, ne restaient pas inactifs. En hâte, ils jetaient à la mer les nombreux cadavres jonchant le pont, puis, à l'aide de quelques seaux d'eau tirés le long du bord, ils firent disparaître le sang souillant la goélette.

Ces travaux accomplis, l'on se reposa, sauf la vaillante Ketty qui tint absolument à préparer le dîner. Des quatre propriétaires du *Mac-Kinley*, il ne restait plus qu'un seul survivant : le marin Ben Johnson. Darragas lui demanda ce qu'il comptait faire de son navire. Le brave Johnson se mit à pleurer à chaudes larmes. « Hélas ! dit il, maintenant qu'Ulysse Barnett est mort, c'en est fait de notre beau rêve ! Que puis-je faire seul?

« Je vais donc revenir pauvre en Amérique ! Et Kate, ma fiancée, à qui j'avais juré de la rejoindre, que pensera-t-elle de moi ? » Darragas se mit à rire de cet aveu naïf : « Ne vous désolez pas, » dit-il. Et, se tournant vers Castan, il s'écria : « Amiral, en votre âme et conscience, combien, sans être taxé de prodigalité ou d'exagération, puis-je donner à ce brave garçon, grâce à qui nous allons pouvoir quitter ce maudit pays? »

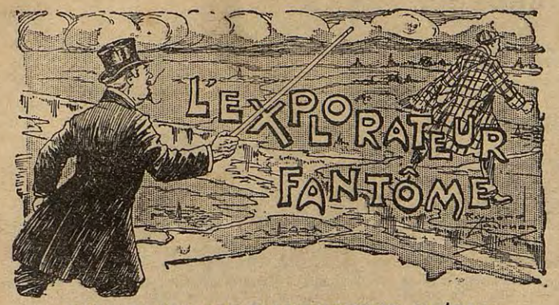


L'amiral réfléchit un instant et répondit : « La goélette vaut environ trois mille dollars, notre passage à chacun, quatre cents, soit cinq mille dollars. Maintenant, comme ces gens se sont faits tuer en nous défendant, somme toute, on peut y ajouter quinze mille autres dollars ! Voilà ! — Il y aura donc vingt mille autres dollars pour vous à notre arrivée en Australie où nous allons nous rendre, si vous voulez bien ! dit Darragas.

« J'aurais voulu faire plus. Un pari imbécile me le défend ! » Le brave Johnson déclara que cette somme lui suffisait et qu'il acceptait avec joie. Il serra donc, en guise de conclusion, la main que Darragas lui tendait. Ketty Birell arrivait : « A table ! » dit-elle en souriant. Les cinq hommes se levèrent et allèrent s'asseoir devant la table que la brave fille avait installée tandis qu'ils discutaient.

Mais Darragas, au moment de s'asseoir, s'écriait : « Si nous prenions le large avant de manger? Ne croyez-vous pas que ce serait plus prudent? » Cette proposition rencontra l'approbation générale et, aussitôt, Ben Johnson, Mahouet et Sigalous, grimperent dans la mâture afin de larguer les voiles, tandis que Darragas, l'amiral Castan et Ketty Birell commençaient à tourner le cabestan pour remonter l'ancre.

(A suivre.)



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par GASTON CHOQUET

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Dans la lutte de l'explorateur Max de Vaubert-Pralong et de Menko, celui-ci livre ses captifs : les trois femmes, Charlot, Zéphyr, Paul, Max, à la dent des cannibales Doboduras. Le colonel et La Charge ont été coulés en mer. Quand les sacrificateurs vont immoler les captifs, apparaissent à la fois dans la nuit un dragon volant lumineux, jetant du feu, des animaux enflammés, et un corps de policiers. Les Doboduras fuient, les captifs se défendent. Max vient de maîtriser Menko.

XXXI

LA VOIX DU « NAUFRAGOR »

Menko immobilisé râle à terre impuissant. Deux hommes en un tour de main le ligotent et le bâillonnent. Le tumulte faiblit. Parmi les derniers qui résistent désespérément, Zéphyr a reconnu son intime ennemi, Bob. Il s'élance au-devant de lui. Bob l'accueille d'un terrible coup de crosse. Mais Zéphyr, d'un bond de clown, s'est jeté de côté et, arrachant l'arme de son adversaire, lui enserre le cou de ses deux mains. Presque inanimé, Bob est lié et étendu à côté de Menko. Le troisième doigt de la Main-Rouge vient de tomber à son tour. Il s'est jeté la crosse haute sur Paul aux prises avec un autre forban. C'est le revolver de Charlot qui l'arrête. Le brave enfant a sauvé son grand frère et tiré le dernier coup de la bataille. Otto s'est écroulé, l'épaule fracassée, et maintenant gisent alignés les survivants de la Main-Rouge. Trente cadavres, autant de fugitifs peut-être, le reste prisonnier.

En chasse maintenant, les animaux de feu poursuivent les bandits échappés et Doboduras en fuite. Vingt fois le dragon fantastique a passé sur la bataille, et, dans ses orbes, jeté la foudre, achevant la défaite des cannibales, faisant voler dans les airs les flammes des brasiers. Il vient de se poser au milieu des combattants.

— Mon père ! s'est écriée Alice.

— Pas morts ! Tous sauvés ! grince Menko dans ses liens.

Le colonel est dans les bras de sa fille, de ses amis, de tous ses enfants, que réunit une folle et inlassable étreinte.

Un autre que le Colonel est descendu de l'avion, un homme sur lequel courent les mêmes flammes qui illuminent les ailes et les serpents de feu. La fantasmagorie n'a pas trompé Zéphyr. Il a bondi dans les bras de son frère d'armes, de l'héroïque La Charge.

— Ah ! mon vieux ! Tu m'épouvantes encore ! Je t'ai pris pour le diable.

— Vraiment ?

— C'est à dire que, le diable, tu lui fais la pige. Il ne sent que le soufre...

— Et moi, j'embaume le phosphore ! Ça vaut mieux que de sentir le rôti... même au camphre.

— Tu parles, vieille branche ! Mais qu'est-ce que c'est que ces inventions infernales ?

— Une vieille blague du lieutenant, admirable pour se débarrasser des sauvages... Tu prends du phosphore et d'autres drogues, tu mêles, tu te peinturlures et tu deviens diable. L'avion devient dragon. Une flopée de longs rubans tendus à l'arrière, autant de serpents de feu. Tu badigeonnes des chiens, ils semblent vomis par l'enfer. Et comme nous avions avec nous vingt grands danois dressés à la chasse à l'homme dans la brousse, tu comprends si ces bêtes-là ont justifié leur apparence... Veux-tu devenir diable aussi ? Il en reste, de la drogue infernale...

— Pas pour le moment ! L'odeur du camphre me suffit.

Mais on remercie les sauveurs ; on s'occupe de ceux qui sont blessés. Heureusement les atteintes sont légères.

Dans les interruptions qui s'échangent, on apprend qu'égarés dans la brume, les canots automobiles ont mis trois jours pour atteindre l'anse, où ils se sont abrités sans attendre le *Murray*. Le colonel et La Charge ont cherché les signaux qu'avait dû disposer l'avion. Rompu aux explorations, La Charge a conduit en quelques heures le petit détachement des Australiens jusqu'au sommet d'où émerge l'antenne du sans-fil.

Bientôt est trouvé l'avion, seul, abandonné, en détresse. On pénètre dans le couloir ; on trouve les cordes suspendues par Max et Paul, les bombes déposées dans les anfractuosités.

Dans la caverne vainement fouillée de fond en comble, c'est l'isolement, le silence dans la clarté des lampes électriques. Seul sur le lac, le navire exterminateur, le mystérieux *Naufragor*, érige son sinistre étendard.

Une double chasse s'organise. La Charge a déjà piloté le *Condor* au Grand-Chaco. Le colonel et lui remontent à l'avion, ramassant les bombes laissées dans le couloir. Mais sous la mer de verdure, dont les vagues ondulent à l'infini, comment découvrir le cortège qui emporte les captifs ?

A l'intérieur, aux chiens tenus en laisse, on a fait flairer des vêtements appartenant aux bandits de la Main-Rouge. A la piste, ils ont trouvé la sortie principale de la caverne...

Cependant de l'avion a été aperçu le village des Doboduras. L'attaque aussi bien que la fête — car le chef du détachement connaît les mœurs des Doboduras — ne pourront avoir lieu que de nuit. Ce sera terrible. On se battra dans les ténèbres et la peuplade entière sera là soutenue par les forbans.

L'idée de La Charge égalise les chances. Grâce à elle, les Doboduras terrorisés par l'avion ne compteront pas, les bandits eux-mêmes reculeront devant les chiens fantastiques et féroces. Et vingt-cinq hommes — on n'a que le quart du détachement, le *Murray* n'est pas arrivé — ont attaqué une peuplade entière et quatre-vingts bandits aussi bien armés, aussi aguerris qu'eux-mêmes.

C'est le chef des policiers qui répond :

— Nous ne sommes ici que vingt-cinq. Nous savons maintenant le sort du *Murray* et de nos compagnons. Seuls, les canots automobiles, ignorés de Menko, nous en ont préservés.

Et dans la tristesse qui suit sa lugubre déclaration :

— Pourquoi, dit Max, Menko a-t-il prétendu avoir coulé les survivants de *l'Aconcagua* dans la mer de Corail ?

— L'endroit n'est pas sûr, dit-il. Des bandits ont échappé. Nous ne sommes pas à l'abri de leurs balles. Les Doboduras se ressaisiront vite. Il s'agit de nous mettre à l'abri.

— Au plus tôt, dit Max. Paul va reprendre sa place au volant de l'avion. A côté de lui, nous allons asseoir les dames et Charlot. Débarrassé de tout autre charge, l'avion enlèvera facilement ce poids. Paul les ramènera à la caverne, où nous allons conduire Menko et ses compagnons survivants. Là, justice sera rendue et peut-être pénétrerons-nous quelque chose des terribles secrets de la Main-Rouge.

Les caisses qui avaient servi au transport des captifs reçurent d'autres prisonniers : les trois doigts de la Main-Rouge et quatre blessés. Les valides durent suivre, menottes aux poignets, retenus par les soldats de la police. Des Doboduras, encore à terre sous l'influence de la terreur, furent transformés en porteurs des caisses et des brancards, qui reçurent les autres blessés et ceux des policiers qui avaient été atteints.

Déjà Paul avait enlevé son gracieux chargement. Des coups de sifflet avaient rappelé les grands danois diminués de quelques unités.

— *Go head !* En avant ! commanda le chef du détachement.

— Les morts et les survivants de la Main-Rouge, dit Max, nous remplaceront sur la table des Doboduras.

Ceux-ci seront certains, en les mangeant jusqu'au dernier, d'apaiser la colère du ciel.

La victorieuse retraite ne fut pas inquiétée.

Quelques heures plus tard, onze survivants de la Main-Rouge, immobilisés par leurs liens et gardés par des policiers, revolver au poing, attendaient leur destin dans la principale de ces cryptes étranges qui entouraient la grande excavation, comme les chapelles latérales entourent la nef d'une basilique. Telle était son étendue que, deux jours plus tôt, les quatre-vingts compagnons de la Main-Rouge y vivaient à l'aise. Le chef du détachement délibérait avec le colonel, Max et Paul.

— Ils ont été pris les armes à la main, en flagrant délit de banditisme. C'est la mort sans phrase, l'exécution sommaire. Si vous voulez un jugement, j'y consens. Mes hommes et moi, nous jugerons en vertu de nos pouvoirs. Vous ne pouvez être que des témoins ou des accusateurs.

— Nous préférons ce rôle, dit Max. Nous ne serons pas juges et parties. Mais nous voudrions connaître la Main-Rouge pour la désorganiser, et le nom sous lequel Menko était, est peut-être encore un danger pour le monde.

Alice, Claire, Miss Malvina, Charlot attendaient dans leur ancienne demeure, sous la protection de quatre policemen, l'issue de ce dernier débat et l'heure où, tout péril passé, on s'évaderait enfin de ce long cauchemar.

En face des prisonniers trois hommes étaient assis : le chef du détachement et deux assesseurs ; un sous-officier faisait office du greffier. Un lieutenant requérait contre les accusés.

Max parla le premier comme témoin ; en termes véhéments, il narra la mort de son père, les trahisons et les crimes de Menko sur la terre d'Afrique, puis son défi, ses félonies et la terrible association de la Main-Rouge, sa royauté de crime ; il montra le pirate du Pacifique, les navires coulés, les existences détruites, les 50 millions d'or cachés dans la caverne, les dépêches où la Main-Rouge triomphait de ses forfaits, d'innocents captifs, des femmes, un enfant livrés à la dent des cannibales, la Société menacée tout entière.

Au milieu du lac, immobile, sans un pli, le sinistre pavillon de la Main-Rouge appuyait ses accusations.

Successivement le colonel, La Charge, Paul et Zéphyr les portaient à leur tour.

D'ailleurs qu'avaient-ils besoin de témoins ces juges qui avaient vu ?

Ni Menko, ni aucun des compagnons de la Main-Rouge ne proféra une réponse. Ils savaient, les misérables, que rien ne pouvait les sauver. Ils voulaient emporter leur secret.

Une heure après le jugement, les onze condamnés étaient alignés contre une des parois de la caverne, à partir du bord du lac, dont les plus rapprochés étaient le Maître de la Main-Rouge et ses deux lieutenants. Ils avaient demandé à être exécutés là et dans cet ordre.

— Pourquoi ?

— Dans ce rite et dans cet ordre doit finir la Main-Rouge. Elle tiendra compte de cette faveur par une révélation.

— Laquelle ? dit le chef des policemen.

— Le nom sous lequel le monde connaît le maître de la Main-Rouge.

— Hurrah pour la Main-Rouge ! vociférèrent les bandits.

Stoïques, arrogants, ils allaient mourir à visage découvert. Tous étaient debout, même les blessés, par un suprême effort de volonté. Plus atteint, semblait-il, que ses compagnons, Otto, pour rester debout, s'appuyait à la paroi, blême, mais le regard étincelant.

En face de chaque condamné, un seul exécuteur, le fusil chargé, attendait l'ordre. Six hommes étaient réservés pour donner aux survivants le coup de grâce.

Au bout de la ligne, face au lac, le colonel, Max, Paul, La Charge et Zéphyr se tenaient derrière le chef du détachement.

— Le nom promis ? dit l'officier.

Formidable toujours, Menko le jeta :

— William Waughan !

— Le roi des trusts des affaires ? criait Max.

— Obscure et infime royauté auprès de celle rêvée par le vainqueur prochain, futur dominateur du monde.

Une stupeur régnait. Tant de grandeur près de tant d'ignominie ! En barrant la route à cette épouvantable ambition Max n'avait donc pas inutilement exposé sa vie.

La voix de Menko dominait le silence.

— Ce nom n'est pas encore celui d'un vaincu.

Etait-ce folie ? Le chef du détachement leva son sabre.

Les crosses des fusils s'appliquèrent aux épaules.

— En joue ! cria l'officier.

Mais à ce moment, la caverne tout entière s'illuminait de lueurs fulgurantes, s'emplissait de bruits sourds. De lui-même le sinistre submersible dirigeait sa proue vers la cavité et s'élançait vers les hommes de la Main-Rouge, autrement terrible que l'avion. Le pont s'était ouvert, laissait passer les gueules des canons électriques crachant décharges sur décharges, les torpilles sillonnaient le lac, éclataient en détonations formidables, projetant en l'air le rivage, arrachant des pans entiers aux parois de l'excavation.

Tout allait périr dans la grotte, et la Main-Rouge s'évader et revivre. Menko avait brisé ses liens, délivré Bob et Otto.

— Hurrah ! Victoire à la Main-Rouge ! hurla le bandit, prenant son élan.

— Feu ! criaient Max et Paul, donnant l'exemple.

En plein front, la balle de Max frappait Menko, sans merci cette fois.

Paul avait visé Otto. De cet homme venait le cataclysme. A dessein, dans un éclair l'ingénieur le devinait, Otto s'était placé contre la paroi, où devait aboutir un clavier de boutons électriques, et par télédynamie (commande de force à distance) il avait fait mouvoir le navire et ses organes comme s'il se fût trouvé à bord. Otto était tombé sous la balle de Paul, comme Bob sous celle de La Charge et de Zéphyr. Les policemen précipitaient leur tir. Les derniers compagnons de la Main-Rouge tombaient au milieu de l'épouvantable alerte.

Celle-ci prenait fin. Le *Naufragor*, arrêtant sa course et pivotant dans un remous, s'éloignait sur le lac bouleversé. On se précipitait : les captives, Charlot, quel était leur sort ?

Mais une main, une main de mourant, s'était dressée encore, et avant qu'on l'eût arrêtée, avait de nouveau pressé la paroi.

Et tout ce qu'on avait vu, entendu, n'était rien. Dans un fulgurant embrasement, dont mille éclairs ne donneraient pas l'idée, dans un grondement de tonnerre, de volcan, de tremblement de terre, de cyclone réunis, le lac bondissait jusqu'aux voûtes, qui s'effondraient sur lui en masses cyclopéennes, pendant que, traversant tout du sein des eaux, le navire lui-même volait en éclats, trombe d'acier, déchiqueté, pulvérisé, volatilisé, projeté en tous sens avec une vitesse et une violence de bolide. Puis ce fut le calme et le silence. Sur le lac le *Naufragor* avait disparu.

Dans la caverne, où venait de s'exécuter la sentence de mort, vainqueurs et vaincus gisaient à terre. La mort avait tout pris.

Non !

Peu à peu les corps se relevaient du sol, secouant l'étourdissement de l'épouvantable commotion. Titubant, tombant à chaque pas, le colonel, Max, leurs compagnons reprenaient vers l'autre caverne leur course interrompue. Là, l'effet avait été le même. Blottis dans un retrait pendant le premier phénomène, les jeunes filles, Charlot, Miss, les policemen eux-mêmes avaient échappé aux éclats de roche ou de métal. Ils revenaient à leur tour de la commotion.

— Sommes-nous, s'écriaient les pauvres âmes, au terme de tant d'horreurs ?

Cette fois on pouvait le leur affirmer, et on se préparait à quitter cet épouvantable théâtre de cataclysme et de mort.

ÉPILOGUE

Huit jours après cette tragique conclusion d'un drame de dix ans, le colonel et ses compagnons, Max et La Charge compris, prenaient à Sydney le paquebot qui devait les ramener en Europe — par Suez. — D'abord c'est la voie la plus courte, et puis ne devait-on pas faire le tour du monde ? On l'a fait avec un succès inespéré puisque non content d'avoir rencontré, on ramène l'explorateur-fantôme.

Revenus en triomphe, somptueusement récompensés, les policemen ont escorté leurs compagnons de péril.

Max a pris des dispositions pour sécher les pleurs et réparer les ruines.

Le Trust Australien rentré en possession de ses cinquante millions, sauvés du désastre, les compagnies maritimes, menacées par le sous-marin de Menko, demandent pour Max, Paul et toute l'expédition les distinctions les plus hautes et les plus flatteuses.

Et toutes deux l'embrassent

A Paris deux merveilleuses réceptions les attendent, l'une à la Société de Géographie, l'autre à l'Aéro-Club.

Mais le peuple parisien prépare sa grande manifestation.

L'hydroplane, et surtout l'avion, le merveilleux avion, sont populaires dans le monde entier. Le général Arver, à qui l'appareil a été offert, a déclaré qu'à son prochain voyage il veut voir au Conservatoire des Arts et Métiers l'avion à côté du *Blériot*, le vainqueur du Pacifique à côté du vainqueur de la Manche

Et il vient en effet, accompagné des officiers de l'escadron du Grand-Chaco. Outre la croix, que ces braves ont à recevoir, tous doivent assister à un double mariage célébré le même jour, celui de Paul et d'Alice, celui de la mutine Claire avec l'explorateur-fantôme. La Charge, Zéphyr, le brave petit Charlot, dont le voyage a vraiment formé la jeunesse, s'enorgueillissent d'en être les témoins.

Mais Zéphyr est insatiable. Pour lui le mariage doit être triple et la fête ne sera complète que si miss Malvina convole le même jour. Il manque un promis. Mais il entend le dénicher.

Et il le déniche !... C'est le chef des policiers, qui regagne l'Europe, prenant sa retraite, riche de la gratification de Max. Mais l'explorateur ne s'en tient pas là. Et quand il apprend l'engagement, sérieux cette fois, de sa modeste et vaillante compagne d'aventures, un chèque d'un million assure son avenir.

Cependant, le paquebot cingle sur l'Europe, chargé de tous ces espoirs.

Dans les moments où il est permis de réfléchir, Max déplie les cartes marquées d'une main rouge. Peu à peu il découvre les points désignés. Il ira un jour les reconnaître avec l'avion, autrement puissant et perfectionné, dont Paul établit déjà les plans.

Ensemble ils feront hommage des stations électriques à une œuvre noble et mondiale, qui profitera ainsi, sur les ruines de la Main-Rouge, de l'ambition criminelle de Menko.

Entre Alice et Claire le colonel exulte de bonheur.

— Il faudra, s'écrie-t-il, marier ensemble vos enfants !

Et toutes deux l'embrassent.

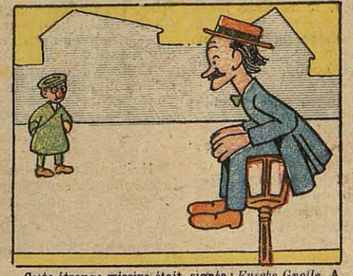
— Avec bonheur ! Mais, cette fois, ne jurons de rien.

FIN.

DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE DÉTECTIVE. — V. La disparition de Mirliflor !

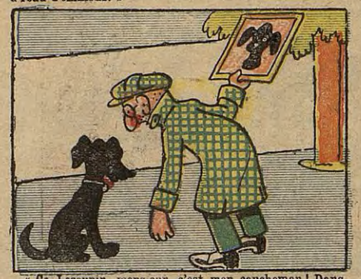
Après le coffret de la princesse Livaroo, l'héritage mystérieux de Mlle Croche et l'affaire des poisons, Trouille va s'efforcer de tirer au clair la disparition de Mirliflor... et d'éviter la gaffe.

Au courrier, ce matin-là, Trouille reçut la lettre suivante : « Monsieur, j'ai expressément besoin de vos lumières, au sujet d'une affaire extrêmement délicate ! Je prends rendez-vous avec vous, pour cette après-midi, « boulevard de la Madeleine à 4 heures. Afin que vous « me reconnaissiez sans hésiter, je serai assis sur le « cinquième bec de gaz à main droite, à partir du bureau d'omnibus. »

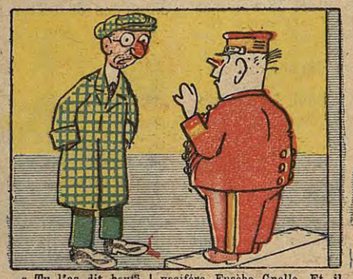


Cette étrange missive était signée : *Eusèbe Gnolle*. A 4 heures, Trouille se présenta au rendez-vous et vit, en effet, le nommé Eusèbe Gnolle, qui l'attendait perché sur le sommet d'un réverbère ! A la vue du détective, il s'empressa de dégringoler, et conta, sans respirer, l'affaire qui l'avait mené : « Monsieur, ma marraine, en mourant...

« ... me confia son chien Mirliflor, et, par testament, décréta que je palperai 1,000 balles par mois, pour l'entretien de ce quadrupède, ces modestes vivres devant m'être coupés, le jour où le cabot viendrait à claquer, ou à disparaître ! Or, monsieur, depuis hier, Mirliflor a disparu ! Je dois ajouter que demain un certain Lesoupir viendra chez moi pour vérifier si Mirliflor est toujours en vie !

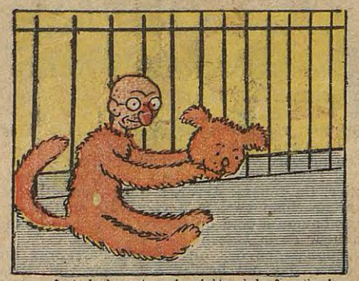


« Ce Lesoupir, monsieur, c'est mon cauchemar ! Dans son testament, ma marraine l'a nommé contrôleur-vérificateur de Mirliflor. Il vient 3 fois par semaine ! Et le jour où le cabot cessera d'être entre mes mains, les 1,000 balles repassent à cet affreux Mirliflor avant demain matin ! »

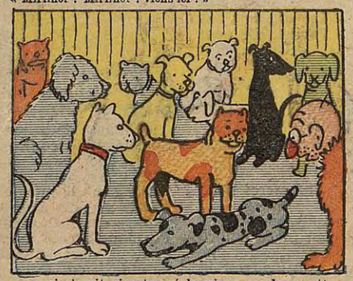


« Tu l'as dit bouffi ! vociféra Eusèbe Gnolle. Et il ajouta : Voilà la photo du roquet ! — Je me mets immédiatement en campagne ! » répliqua le détective ! Gnolle le quitta, Trouille se mit à descendre les boulevards, et à comparer tous les cabots avec la photo de Mirliflor... Quand un doute s'élevait dans son esprit, il appelait : « Mirliflor ! Mirliflor ! viens ici ! »

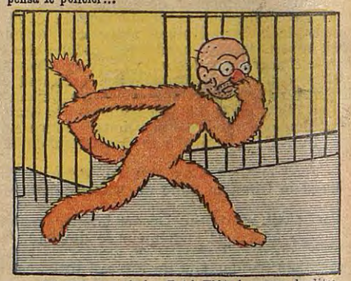
Mais les carlins ne bronchaient pas ! C'était une méthode déplorable ! Trouille s'en rendit compte et galopa vers la fourrière « Peut-on voir les chiens ? demanda-t-il à un gardien. — Fermé ! répliqua ce dernier ; demain, de 1 à 4 ! » Trouille se retira, navré : « Demain il serait trop tard ! Lesoupir serait venu .. — Tripes de cochon ! pensa le policier...



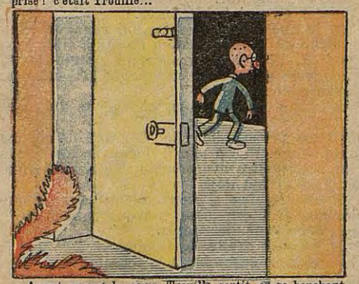
« ... faut absolument que je pénètre à la fourrière ! » Le soir, vers 6 heures, un flic amenait un superbe épagneul à la fourrière. « Je l'ai chopé à deux pas d'ici ! » expliqua-t-il au gardien... Celui-ci s'empressa d'enfermer le cabot avec les autres. « Ouf » ! fit l'épagneul, quand le gardien eut disparu... et il s'arracha la gueule ! — Surprise ! c'était Trouille...



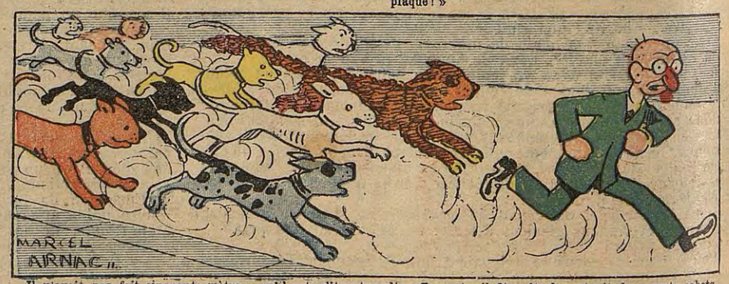
... qui n'avait rien trouvé de mieux que de se métamorphoser en cabot, pour pénétrer à la fourrière, passée l'heure de la visite ! « Maintenant, à l'ouvrage ! se dit-il, s'agit de dégoter Mirliflor là d'dans ! » Et, se traînant à quatre pattes à travers les chiens babas, il appela : « Mirliflor ! Mirliflor ! » Mais pas plus de Mirliflor...



... que sur la main ! « Zut ! Flûte ! rogna le détective, c'est à vous dégoûter d'être cabot ! » Il s'apprêtait à pousser davantage ses investigations, lorsqu'une subite odeur de gaz d'éclairage vint désagréablement chatouiller ses naseaux ! « Tripes de cochons ! glapit Trouille, voilà qu'on nous asphyxie !... Très peu pour bibi ! Je plaque ! »

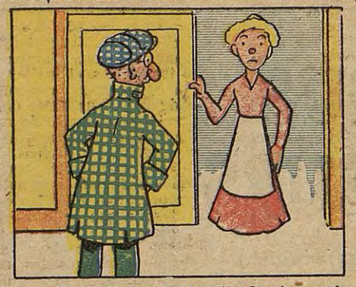


Ayant ouvert la cage, Trouille sortit en se bouchant les narines ; puis il se mit en quête de la sortie... Pas facile à dénicher, la sortie ! Le détective mit tout de même la main dessus ! Il tira le verrou, se débarrassa de sa pelure, et sortit en douceur .. Mais il avait négligé de tirer la porte derrière lui.

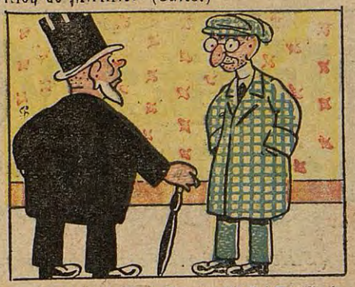


Il n'avait pas fait cinquante mètres, qu'il entendit un tumulte effrayant ; il fit volte-face et vit deux cents cabots qui se bousculaient pour sortir ! En apercevant leur libérateur, la meute s'élança. Trouille piqua un galop éperdu ! Mais déjà caniches, bassets, skyes, griffons, terre-neuves, Saint-Bernards, terriers, ratiers, fox, braques, mâtins, lévriers, épagneuls, danois, gockers, setters, briquets, collys, pointers et barbets galopaient à ses trousses, remplissant les rues endormies du fracas de leurs aboiements joyeux !

Trouille ne put arriver à se débarrasser de sa meute ! Il arriva chez Eusèbe Gnolle, mais eut la précaution de refermer la porte sur lui. En un bond, il était à la porte de son client. « Eh bien ? palpita Gnolle, en le voyant entrer... — Rien ! fit Trouille, lugubrement. — Et Lesoupir, qui va s'amener demain matin ! gémit Eusèbe Gnolle, je suis flambé ! — Pas encore ! » s'exclama...

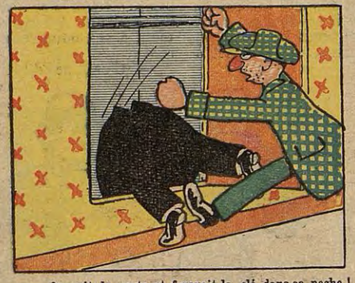


« ... le détective, car j'ai une idée ! Je vais me rendre chez Lesoupir, et je saurai bien l'empêcher de sortir de quelques jours ! D'ici là, nous aurons retrouvé Mirliflor ! » Eusèbe Gnolle, transporté d'admiration, pressa le policier sur son cœur. Une demi-heure après, Trouille se présentait chez Lesoupir. La boniche le fit passer au salon. Un noble vieillard...



... s'y trouvait déjà. « Monsieur, dit-il à Trouille, je suis le docteur de M. Lesoupir, il m'a fait appeler, car il n'est pas très bien portant. » A ces mots, une idée machiavélique traversa le cervelet de Trouille : celle de se substituer au docteur et d'obliger Lesoupir à garder le plumard ! Mais les minutes étaient précieuses ! Il convenait d'agir vite, car...

...d'une seconde à l'autre, on pouvait ouvrir la porte ! Alors Trouille prit son élan, sauta sur le docteur, le saisit à la trachée-artère et le poussa contre le mur, où la porte d'un placard s'entr'ouvrait, propice ! Avant que le noble vieillard ait pu proférer un son, Trouille l'avait culbuté dans le réduit...



... fermait la porte et fourrait la clé dans sa poche ! Le docteur, que l'émotion avait rendu muet, restait bien sage dans son placard... mais il était temps : la porte s'ouvrit et M. Lesoupir apparaissait ! Il parut étonné de trouver un étranger dans son salon. « Monsieur ! lui expliqua Trouille, qui avait enfoui sa casquette...

« ... et sauté sur le tuyau du docteur, votre médecin, étant lui-même souffrant, m'a prié de le remplacer auprès de vous ! Je me mets à votre entière disposition ! — C'est parfait ! répliqua Lesoupir, qui était un homme charmant. — Je vais vous ausculter ! » déclara le détective, qui ne manquait pas de culot.

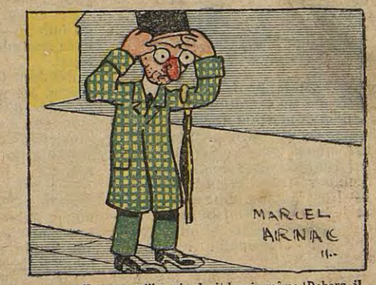
Et il se mit carrément à ausculter le vérificateur-contrôleur ! Puis, ayant tâté le pouls, il lui regarda la langue.. « Hum ! hum ! fit-il .. Qu'est-ce que j'ai ? s'effara Lesoupir. — Mauvais ! précisa le simili-docteur, votre poumon est attaqué ! — Vous blaguez ! bredouilla Lesoupir ! — Pas du tout ! affirma Trouille...

« ... je vais faire une ordonnance ! Avez-vous de l'encre et du papier ? » Muni de ces indispensables auxiliaires, Trouille traça quelques lignes parfaitement illisibles, sachant très bien que le pharmacien arriverait bien à y trouver quelques noms de médicaments ! Puis il fit porter l'ordonnance, et déclara : « J'attends, car je veux vous les ingurgiter moi-même ! »

« Non ! non ! protesta Lesoupir, pas avant demain, car j'ai une course à faire demain matin ! — Je m'en fous ! déclara Trouille, péremptoirement, il y va de votre existence ! » Les médicaments furent apportés. « Attention ! fit le policier, asseyez-vous là, nous allons commencer ! » Lesoupir s'assit. Trouille prit un flacon et lut : *Arnica*...

Il en passa immédiatement le goulot entre les mâchoires du patient et lui fit absorber la bouteille ! Puis, il s'empara de la seconde qui contenait de la glycérine, et lui fit prendre le même chemin ; une troisième, qui portait la mention : *Usage extrême*, subit pareil sort ; ainsi, du reste, que les autres !

« Maintenant, déclara Trouille, vous allez vous coucher ! — Je pense bien ! » Lesoupir ne demandait que ça ! il avait envie de vomir, des brûlures d'intestins ! il était vert, il grelottait ! « Si jamais il en réchappe ! » pensa le détective. En un tour de main, Lesoupir fut déshabillé et couché. Alors seulement, Trouille prit congé de lui...



... en affirmant qu'il reviendrait le soir même ! Dehors, il laissa éclater toute sa joie ! L'affaire prenait tournure. Lesoupir était cloué au plumard pour de longs mois ! Tout allait pour le mieux ; on avait le temps de chercher l'introuvable Mirliflor. « Sale cabot, se disait Trouille en allant au hasard, s'il avait seulement l'idée de venir faire pipi après mon pantalon ! » *(A suivre.)*

Méfiez-Vous des Farceurs

(Suite et fin. Voir le numéro précédent.)

Finassol, qui depuis sa rencontre avec son protégé, ruminait une de ces mystifications dont lui seul avait le secret, se rendit en toute hâte chez un banquier de la chaussée d'Antin, dont il connaissait intimement le caissier, lui expliqua le scénario qu'il avait échafaudé aux dépens du bon jeune homme et le rôle qu'il devait y jouer, le prévenant qu'il reviendrait avec lui avant la fermeture des bureaux.

Cela fait, le monstre se rendit à la taverne Pousset, où l'attendait déjà l'innocente proie. Après lui avoir fait avaler deux ou trois verres de ces breuvages dits apéritifs, dont l'effet inévitable est de supprimer l'appétit en attaquant l'estomac, le cerveau et le système nerveux, il lui prit le bras et tout en lui faisant prendre le chemin de la banque où l'attendait son complice, il lui tint ce langage :

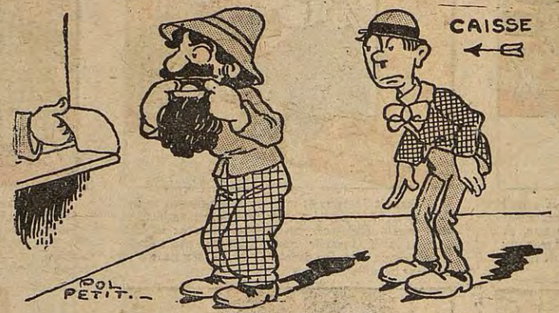
— Mon jeune ami, vous adoptez la carrière artistique ; c'est fort bien à vous, nulle n'est plus glorieuse ! Mais les commencements en sont difficiles, les frais matériels d'outillage, atelier, modèles, costumes, etc., sont ruineux. Vous resteriez en route, faute d'argent, comme tant d'autres ! Heureusement, de nombreux artistes philanthropes, désirant aplanir le chemin rocailleux qui

mène au temple de la gloire, ont fondé une association de secours mutuels dont vous ne sauriez vous dispenser de faire partie. Il faut absolument entrer dans la Société des Rapins dessalés, dont j'ai l'honneur d'être le président.

— Les Rapins dessalés ! répétait le néophyte absolument abasourdi. Soit ! Mais veuillez m'en expliquer clairement les avantages.

— Un exemple vous les fera apprécier mieux que tous les discours du monde. Nous voici justement près d'une maison de banque, celle-là ou une autre, c'est tout un, mais puisqu'elle se trouve sous nos pas, veuillez y entrer avec moi et vous serez édifié sur l'admirable organisation de notre Société.

Franchissant aussitôt le seuil du haut financier, il se dirigea, suivi de son protégé, vers la caisse, et frappa au guichet, qui s'ouvrit à l'instant.



— Veuillez me remettre la somme de cinq cents francs ?

— Vous êtes sans doute porteur d'une traite ?

— Non, monsieur.

Se penchant alors vers le caissier, le farceur lui jeta ces mots :

— *Vir sapiens ratiboisat galettam pantorum.*

Après quoi, saisissant le bout de son nez entre l'index et le pouce, il lui imprima un rapide mouvement de rotation. Tirant ensuite avec les deux petits doigts les coins de sa bouche vers les oreilles, il allongea une langue démesurée.

— Fort bien, monsieur, répondit gravement le caissier, vous ne désirez pas davantage ?

— C'est tout ce qu'il me faut pour l'instant.

Le caissier prit dans la caisse un billet de cinq cents francs, que Finassol mit dans sa poche en saluant.

Pendant toute la durée de cette scène, Joseph était resté tellement pétrifié d'admiration qu'il fallut que son camarade lui appliquât plusieurs coups de poing sur l'épaule pour le faire sortir de sa stupeur.

— C'est inouï, s'écria-t-il, une fois dans la rue, on ne vous a même pas demandé de reçu.

— On n'en a jamais demandé à un Rapin dessalé, riposta fièrement Robert.

Emerveillé, Joseph n'eut pas de cesse, naturellement, que son ami ne le fît recevoir dans la bienheureuse société.

— Présenté par moi, ce sera chose vite faite, lui affirma son mentor, vous n'aurez qu'à signer les statuts et inviter à dîner les membres du comité et après-demain vous serez des nôtres.

Le lendemain, Joseph se trouvait dans un grand salon du café Anglais, où Robert le farceur avait rassemblé les plus railleurs de son infernale bande et, après une cérémonie aussi burlesque que celle du *Malade imaginaire*, on présenta au naïf garçon les statuts à signer, tous plus baroques les uns que les autres, et à la fin d'un plantureux dîner dans lequel le champagne coula à flots, il fut proclamé solennellement « Rapin dessalé ».

Le festin de réception avait notablement aplati la bourse du futur artiste. En quelques jours les apéritifs offerts quotidiennement à ses nombreux amis le mirent à sec.

— C'est, se dit-il, le moment d'user des avantages que me confère mon admission dans la société des « Rapins dessalés ».

Il feuilleta un bottin ; ayant trouvé le nom d'un banquier dont la maison se trouvait à proximité, il demanda à un garçon le bureau du caissier.

Le guichet ouvert :

— Monsieur, dit-il en saluant, veuillez, je vous prie, me remettre la somme de mille francs !

— A quel titre ? dit le caissier surpris.

— Je suis Rapin dessalé. *Vir sapiens ratiboisat galettam pantorum !*

— Ah çà ! s'écria l'employé, cramoisi de colère, auriez-vous l'intention de vous f... de moi ?

— Nullement, monsieur, mais je vois que j'oublie quelque chose.

Après s'être tortillé le nez au point de s'en rompre les cartilages, il s'écarta démesurément les coins de la bouche, et darda sa langue aussi longue qu'il la put tirer vers le caissier, ébahi.

Celui-ci pourtant, remarquant l'air de profonde conviction avec lequel agissait ce client d'une nouvelle espèce, se dit :

— Ce n'est pas un mauvais plaisant, c'est un fou !

Pénétré de cette pensée, il lui dit :

— Prenez la peine de vous asseoir, et dans quelques minutes, la somme vous sera versée.

Joseph, radieux, prit place sur une banquette, et le caissier, ayant fait signe à un garçon, lui glissa quelques mots à l'oreille.

Le garçon disparut et revint bientôt escorté de deux agents qui se ruèrent sur l'infortuné, lequel, croyant à une erreur, s'escrimait des pieds et des mains en criant désespérément :

— Je suis Rapin dessalé !

Il fut promptement ligoté et mené au commissariat de police, d'où, vu les réponses extravagantes qu'il fit durant son interrogatoire, on le dirigea immédiatement sur l'infirmerie du Dépôt.

Dès son arrivée, on le régala d'une formidable douche, épreuve qui a pour effet de transformer un énergumène en petit agneau.

Les agents ayant averti qu'il était vigoureux et tapait dur, on crut devoir le coucher avec la camisole de force.

Le pauvre diable passa la nuit à gémir, implorer, demander grâce.

Mais ouiche ! on la connaissait, celle-là. Ils font tous la même chose.

Heureusement, le lendemain se trouvait être le jour de la visite. Le médecin aliéniste, informé d'avance de la manie du nouveau sujet, lui fit d'abord enlever la camisole de force, puis il s'approcha de lui en souriant d'une façon bienveillante.

— Expliquez-moi, mon ami, ce qu'est cette société des « Rapins dessalés » qui vous a été si malencontreuse ?

Le docteur Z... était bien connu pour sa douceur et sa perspicacité. Le jeune homme, lisant dans ses yeux qu'un protecteur lui tombait du ciel, lui raconta en fondant en larmes toute l'histoire à partir de son arrivée à Paris.

— Eh ! mon cher enfant, dit le docteur en réprimant avec peine une forte envie de rire, allez en paix et méfiez-vous des farceurs, jusqu'à ce que vous le soyez devenu vous-même.

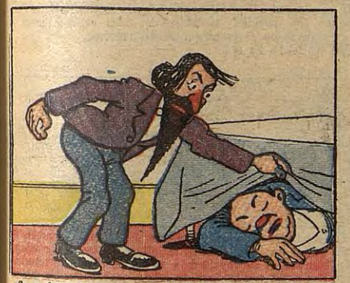
Joseph n'a pas rompu avec son ami Robert qui, du reste, était loin de croire que sa farce irait si loin.

Il a exposé l'an dernier une toile dont on a parlé et il raconte lui-même en riant de bon cœur son admission dans la société des Rapins dessalés.

R.-M. RÉCRÉATOR.

Tout en faisant ce que Calomel appelait « une sale bouillotte » Hector donna les quarante francs que lui réclamait le dentiste. Les clients s'obstinant à ne point envahir le salon de ce dernier, Biborax, qui avait toujours le mot pour rire, proposa en s'adressant à Hector : « Dis donc, mon vieux, puisque tu pousses le snobisme jusqu'à te rincer le pavillon...

«... que tu as raté ton rendez-vous, insinua Calomel, tu vas nous faire le plaisir de partager l'entrecôte de l'amitié. — Vous me l'offrez de si bon cœur, minaudait Boutoir, que je croirais vous faire injure en déclinant une aussi gracieuse invitation. » Après avoir séché trois tournées d'apéritifs, le trio se rendit dans...

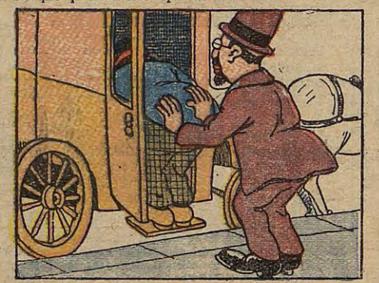


Ce ne fut qu'au moment de régler l'addition qu'ils constatèrent l'absence d'Hector. « Où diable a-t-il bien pu passer cet animal-là ? » s'écrièrent-ils en chœur. Aussitôt ils se mirent à sa recherche et n'auraient peut-être jamais trouvé sa retraite si un ronflement sonore du dormeur ne les avait mis sur la bonne voie.

Ayant tourné la tête ils aperçurent un chien de forte taille qui semblait venir sur eux.. Plus de doute, ce devait être un chien enragé... Aussitôt ils détalèrent à toute vitesse. Par malheur, une traîtresse pelure d'orange arrêta Hector Boyaux dans sa course en le faisant s'allonger sur la chaussée.

« ... au pétrole, si tu n'es pas le dernier des égoïstes, tu ne peux moins faire que de nous offrir une tournée ? » Hector, les joues abritées par une mentonnière, hocha la tête en signe d'acquiescement. « C'est midi cinq pour l'apéro! Grouillons-nous ! » poursuivait Biborax. Quatre à quatre le trio descendit les étages du dentiste et envahit la terrasse du café qui faisait le coin de sa rue.

... un restaurant chic de Versailles et commanda un menu soigné. Hector, ayant la mâchoire endolorie, se résigna à consommer une cervelle après son potage au gras et la fit suivre de nouilles à la Montespan et au fromage. Mais à défaut de bonne chère, il se rattrapa si bien sur la boisson qu'à quatre heures tapant ..



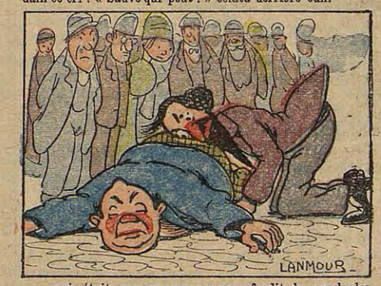
Celui-ci réveillé et quelque peu dégrisé sortit un billet de son portefeuille pour régler la dépense. Boutoir ne voulant pas être en reste de politesse, et malgré son problématique aplomb, aida Biborax à hisser Hector dans la voiture que le chasseur de l'établissement était allé chercher. Un quart d'heure plus tard...

Des badauds qui couraient après les agents, lesquels trottaient derrière le chien, firent cercle autour de cet individu étendu en travers de la chaussée. Deux braves sergots s'approchèrent et, voyant que l'inconnu se refusait à circuler, se disposèrent à le transporter chez un pharmacien. Au même instant Biborax..

Les absinthes commandées : « C'est pas tout ça, murmura Boutoir, mais aujourd'hui je me souviens que j'étais invité à déjeuner pour onze heures chez la señora Dolorès Sacdos, une sémillante Andalouse qui a le teint couleur brou de noix. Il est midi vingt... J'arriverais juste pour les cure-dents ; ce n'est pas la peine.. Puisque c'est à cause de mon ami...

... il était gris comme la Pologne. Boutoir et Calomel ne s'étaient pas aperçu qu'il avait glissé sous la table car ils n'étaient pas très de sang-froid eux-mêmes et discutaient avec animation sur la hausse que devait subir le clou de girofle. Quand ils entendirent sonner sept heures, ils appelèrent le garçon et se firent servir à dîner.

... ils montaient dans le train et réintégraient Paris sains et saufs tous les deux. Il était environ onze heures du soir. Hector avait recouvré son aplomb et, bercé par l'espoir que son hoquet était parti pour ne plus jamais revenir, il suivait d'un pas guilleret la rue Saint-Lazare lorsque soudain ce cri : « Sauve qui peut ! » éclata derrière eux.



... qui était revenu sur ses pas, fendit le cercle des curieux en excipant de sa qualité de médecin. S'agenouillant près d'Hector, il déboutonna son gilet, posa son oreille contre sa poitrine, lui tâta le pouls et, se relevant, déclara d'un ton péremptoire : « Rupture d'anévrisme ou embolie, tous soins sont inutiles... cet homme a cessé de vivre... »

(A suivre.)

LE PREMIER MAI

Le célèbre esthète anglais Ruskin, qui voulait répandre dans les écoles le goût de l'art, y fit adopter l'ancienne coutume des « Reines de mai ».

Au matin du 1er mai, les jeunes filles élisent cette reine. Lorsqu'elle est choisie, les élèves, avec des cannes fleuries, forment une voûte sur sa tête ; on la pare d'une robe dessinée par Kate Grenaway et Burne-Jones ; on la couronne de fleurs ; on l'installe sur un trône, où elle distribue des prix à l'amitié, à la douceur, à la gaieté.

Certaines écoles promènent leurs petites Reines de mai, revêtues de leur robe de printemps, à travers les rues de Londres !

Ce défilé, qui est tout de grâce et de beauté, devrait bien remplacer, à Paris, les carnavalesques processions du Mardi Gras et de la Mi-Carême.

ÉPARGNEZ LES CHIENS

C'est inimaginable ce qu'il y a de pauvres chiens écrasés par les automobiles, et surtout à la campagne.

Il faut reconnaître que ce n'est pas toujours la faute des chauffeurs, car le chien a l'incurable manie de s'installer au beau milieu de la route et on ne peut l'en faire déloger facilement.

Un chauffeur ami des chiens — cela se rencontre — a trouvé la solution. Ayant observé, par expérience personnelle de chasseur, que les chiens sont fort effrayés par le sifflement de la vipère, il s'est fait fabriquer un avertisseur spécial, imitant, mais en le centuplant, ce sifflement.

L'effet est merveilleux : le chien le plus endurci, le plus somnolent détale à toutes jambes.

Avis à la société protectrice des animaux.

E. M.

RACCOMMODAGE DE LA FAIENCE ET DE LA PORCELAINE

Malgré toutes les précautions que l'on prenne dans un ménage, on casse de la vaisselle et il est indispensable de savoir la raccommoder.

Il faut tout d'abord préparer un mastic qui relie solidement les morceaux des objets cassés en faïence ou en porcelaine; pour cela on procède ainsi :

Prendre 130 grammes de fromage blanc frais, le laver et bien le presser dans les mains jusqu'à ce que l'eau du lavage devienne claire, on met ensuite ce fromage dans un mortier en marbre avec trois blancs d'œufs, on y ajoute le jus de huit gousses d'ail préalablement pilées, on triture le tout et on ajoute encore et peu à peu de la poudre de chaux vive jusqu'à ce que le mastic soit sec.

On conserve ce mastic dans un petit flacon à large goulot que l'on tient bien bouché. Pour s'en servir il suffit d'en délayer une petite quantité avec un peu d'eau, de l'étendre sur les parties à recoller, de fixer alors solidement ces morceaux les uns contre les autres; on les maintient alors avec une ficelle et on les laisse sécher à l'ombre. Lorsque la dessiccation est parfaite, ni le feu ni l'eau bouillante ne pourront détruire votre travail. E. M

LE COURRIER DE LYON (Suite.)

Des bandits attaquent la malle-poste de Lyon, la dévalisent et assassinent le postillon et le courrier. L'un d'eux, Courriol, est arrêté à Château-Thierry, ainsi que deux complices présumés, Richard et David Bernard. Des servantes d'auberge, trompées par leur ressemblance, croient reconnaître en Lesurques et Guénot deux des bandits et on les arrête, malgré leurs protestations d'innocence. Lesurques essaie de se justifier devant le citoyen juge Daubenton.

Daubenton s'était senti ébranlé par la sincérité de Lesurques et il se promit de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour l'aider à se justifier. « Faites entrer le citoyen Guénot ! » ordonna-t-il. Invité à faire sa déposition, ce dernier commit inconsciemment la maladresse de dire au juge qu'il venait comme Courriol chez Richard, en même temps que Lesurques. Le magistrat eut un mouvement de surprise et demanda : « Comment, Lesurques connait donc aussi Courriol ? Guénot comprit l'imprudence qu'il avait commise, il voulut atténuer ses paroles en expliquant que ce fut lui-même qui, ayant invité Lesurques, l'avait conduit chez Richard, où il habitait et prenait ses repas. Cette tardive disculpation n'empêcha pas l'effet produit. Daubenton fut frappé de la coïncidence qui avait fait se rencontrer chez Richard les deux accusés en même temps que Courriol dont la culpabilité était surabondamment prouvée par le sabre trouvé sur le théâtre du crime. Malgré ses protestations, Guénot fut à son tour emmené et les deux amis, conduits à la prison de l'Abbaye, furent mis en cachot, en prévention définitive d'assassinat et de vol à main armée. Guénot s'effondra sur l'escabeau de son cachot, accablé par la fatalité, sans forces pour lutter. Quant à Lesurques, plus énergique, il songeait uniquement à sa femme et à ses enfants dont les transes et l'inquiétude devaient être à leur comble en ne le voyant pas rentrer.

Puis, effrayé, il pensa que la nouvelle de son arrestation parviendrait aux oreilles des siens par la voix publique et qu'ils apprendraient ainsi la terrible accusation qui pesait sur lui. Cette pensée épouvanta le malheureux et, après un instant de réflexion, il frappa à la porte de son cachot. Un guichetier répondit à son appel, fit tourner la lourde porte qui grinça sur ses gonds rouillés. « Qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-il d'un ton rogue.

« Je veux écrire chez moi, répondit Lesurques, afin de prévenir ma famille du malheur qui me frappe et leur éviter la terrible secousse qu'ils éprouveraient en apprenant cette triste nouvelle par le peuple. Ils m'aideront ainsi à me laver de l'abominable crime dont je suis accusé. » Mais le guichetier répondit durement : « Les accusés n'ont pas le droit de correspondre ! — Alors, on me supprime du monde ? cria Lesurques en se prenant la tête dans les mains. C'est la loi ! » Et le geôlier s'éloigna.

Courriol apprit un des premiers l'arrestation de Lesurques et Guénot qu'il avait vu passer entre des gardes, par le guichet de sa cellule. Stupéfait, il ne pouvait s'expliquer ce qui s'était passé, mais grâce à la confiance qu'il avait inspirée à son geôlier, qui ne pouvait croire que sous les vêtements de ce muscadin se cachait un criminel, il apprit à quels motifs était due l'arrestation des deux amis. Heureux de ce qui venait d'arriver...

... il en augura que, du moment que les deux servantes s'étaient trompées si grossièrement à l'égard de Lesurques et Guénot, le juge admettrait plus tard, lorsque leur innocence serait prouvée, qu'il ne fallait pas attacher davantage d'importance à leur accusation le concernant, lui, Courriol. Et, heureux, il se voyait déjà remis en liberté. Daubenton ne se contenta pas de faire rechercher les quatre cavaliers que l'on avait vus le jour du crime, mais encore un nommé Laborde, qui avait pris place sur la voiture et avait poignardé l'infortuné courrier de Lyon. A l'effet de s'assurer si, parmi les personnes qu'il avait fait arrêter ne se trouvait pas ce voyageur, le juge convoqua tous les témoins susceptibles de le reconnaître et confronta avec eux, dans son cabinet, Courriol, Lesurques, Guénot, Richard et Bernard. « Je ne sais pas ce qu'on a, dit le muscadin, avec une marque pleine d'assurance, à vouloir que ce crime ait été commis par des gens de notre monde ! Est-il admissible de nous faire grief d'avoir eu de l'argent ? Mais c'est mon métier d'avoir de l'argent, puisque je fais des affaires financières ! » Daubenton, qui était fixé sur la culpabilité de Courriol, ne s'en laissa pas imposer. Tous les témoins défilèrent, depuis la citoyenne d'Olgoff jusqu'au plus petit employé des postes: aucun ne reconnut Laborde dans les inculpés.

Lesurques s'adressa alors au magistrat et avec une grande dignité il lui dit : « Vous faites peser sur moi une accusation monstrueuse et ne citez que des témoins susceptibles d'établir ma culpabilité ; je vous demande l'autorisation d'écrire à tous ceux qui me connaissent et qui par leur témoignage vous prouveront non seulement mon honorabilité, mais encore vous apporteront les preuves des alibis que je vous ai fournis, démontrant ainsi mon entière innocence ! — Moi aussi, je le demande, » s'écria Courriol. Daubenton, dédaignant la protestation du muscadin, s'adressa à Lesurques seul : « Non seulement, je vous autorise à écrire, mais encore mon devoir de magistrat m'oblige à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider à vous disculper. Remettez-moi vos lettres, je les ferai parvenir ! » A la suite de cette confrontation, les témoins se retirèrent et les inculpés furent reconduits dans leurs cellules. Dans son cachot Lesurques écrivit d'abord à sa femme..

... lui faisant part du terrible malheur, qui le frappait et l'exhortant à supporter cette épreuve avec courage, l'assurant qu'elle prendrait bientôt fin; il versa d'abondantes larmes en parlant de ses enfants, il adressa également une lettre à son ami Legrand, pour qu'il vint confirmer la déposition où il avait affirmé ne l'avoir presque pas quitté en cette journée du 8 floréal. Il écrivit de même à de nombreux amis.

(A suivre.)

ANECDOTES

Pauvre condamné.

Le prince Ouroussof raconte, dans ses *Mémoires*, l'effarante histoire d'un juif qui, ayant une barbe très épaisse, demeura une dizaine de minutes accroché à la potence. Quand on le dépendit, le docteur chargé de constater son décès découvrit avec angoisse qu'il respirait

encore, la barbe ayant gêné l'action du nœud coulant. Vite on rapporte la chose à l'officier qui présidait à l'exécution : « Que faut-il faire? lui demande-t-on. — Qu'on l'enterre au plus tôt », réplique sans hésiter ce dernier, soucieux d'éviter toute autre responsabilité !

Une nouvelle fonction.

Au temps des Précieuses, on parlait du « conseiller des grâces ». Il s'agissait d'un simple miroir. L'Angleterre vient d'imaginer la « conseillère du chic ».

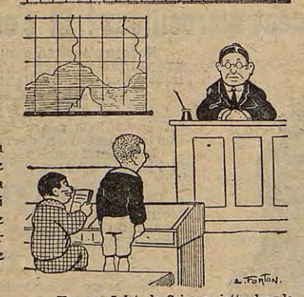
Cette conseillère a pour fonction de donner aux femmes de la haute

société des avis éclairés sur leurs achats de robes, de linge, de chapeaux, de bijoux, bref de tout ce qui constitue la toilette.

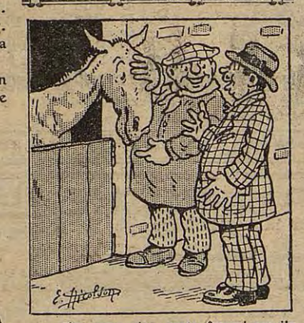
Naturellement, profession oblige, et la conseillère doit être elle-même impeccable et faire preuve, par sa tenue, du goût le plus exquis.

Pour se faire une clientèle, il lui est indispensable d'avoir de brillantes relations et d'être munie des recommandations les meilleures. En outre, elle doit pratiquer cette

— Garçon, est-ce que vous avez porté la note au 18 ?
— Parfaitement, monsieur.
— Ça m'étonne, je l'entends encore chanter !



— Voyons. Julot, la Seine se jette dans la Manche, n'est-ce pas? C'est son embouchure. Dites moi où est sa source ?
— A l'autre bout, m'sieu !



— J'en veux cinq cents francs! car j'y tiens. Pensez donc que son grand-père a sauvé toute ma famille !
— Pas possible !
— Oui, pendant le siège on l'a abattu pour faire des saucisses grâce auxquelles les miens ne sont pas morts de faim.

ANECDOTES

grande et difficile vertu : la discrétion.

La profession a ses avantages, puisque les plus réputées conseillères du chic gagnent couramment une trentaine de mille francs par an.

Les bénéfices sont aussi coquets que les conseils.

Connaissez-vous le langage des gants?

C'est en Angleterre, — le pays du *flirt* — qu'il se pratique, paraît-il, parmi les jeunes filles de la *nobility*, qui n'ignorent aucune des formules de cette télégraphie bien spéciale.

Un « oui » se dit en laissant tomber un de ses gants. On les roule dans la main droite pour dire « non ». Si l'on veut faire entendre que l'on est devenue indifférente, on dégante à demi la main gauche.

« Je ne vous aime plus du tout » se prononce en se donnant de petits coups avec les gants sur le menton. Pour « je vous hais », on retourne ses gants à l'envers. « Je souhaite d'être près de vous » se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert. Pour mettre en garde on tourne ses gants autour de ses doigts. Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main ; furieuse, on les éloigne, etc., etc.

Le propre du langage des gants, c'est que, comme l'esperanto, il ne connaît pas de frontière.

E. M.

Prochainement paraîtra :

DURONFLAR VEUT SE MARIER

GRANDE HISTOIRE COMIQUE

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 207

ENIGME. — Cigale.
CHARADE. — Visage.
CASSE-TÊTE. — Hélène, Pantalon.
LOGOGRIPHE. — Bai, Bail, Bâche.
MOTS CARRÉS. —

OYAT
YSER
AERE
TRES

1er CALEMBOUR. — Les *cinq* doigts (saints).
2e CALEMBOUR. — Consoler un saule *pleureur*.
RÉBUS. — Jeanne d'Arc est née à Domrémy en 1412.

Enigme.

Assise sur l'océan Atlantique,
Je dois avoir seize mille habitants.
Pour me deviner est-ce insuffisant?
Je fais fonction de note de musique.

Charade.

Mon premier est rouge.
Mon second est une fortune inespérée.
Mon tout est un indice de chagrin.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.)

a a ê ë e h j l l o p r s u

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : je nourris oiseaux [et nègres.
Ajoutez-m'en deux ; je suis une île [grecque.
Ajoutez-m'en trois : célèbre athlète [grec (VIe s. avant J.-C.).

Mots carrés.

1. Célèbre général romain.
2. Une des neuf muses.
3. Genre de singe d'Amérique.
4. Fait plaisir aux cartes.
5. Chemin.

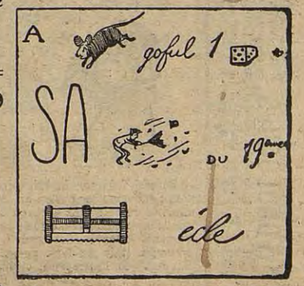
Calembours.

— Que dit le soir une maîtresse de piano à sa fille en la couchant?
— Quel est le comble pour un sergent de ville?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

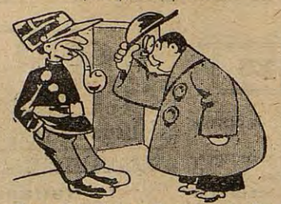
(Trouver une phrase.)



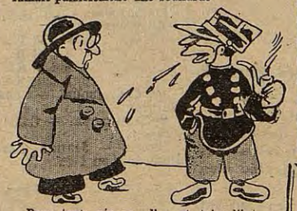
(Solution dans le prochain numéro.)

MONOLOGUES Pour jeunes filles : Oh ! ces maris (comique), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse, en vers : 0 fr. 50. Lettre ouverte (sentimentale), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse, en vers : 0 fr. 50.
Pour jeunes gens : Ah ! les femmes, en prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un peu de suicide (comique amusant) : 0 fr. 50.
Comiques et satiriques : Conseils d'un paysan à son fils : 0 fr. 35. Le retour au village (comique), prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un peu de suicide (comique amusant) : 0 fr. 50.
Pour garçonnets : Le ballon rouge, en vers : 0 fr. 50. Le pot de confitures, en vers : 0 fr. 35. — Pour fillettes : Vive la grève, en prose : 0 fr. 50. Le miroir (saynète très morale) : 0 fr. 35.
Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins.

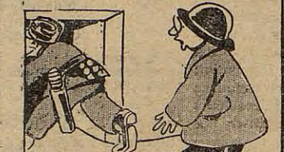
L'AGENT SIMILI



Comme il hésitait sur la route à prendre pour gagner la rue des Fourneaux, Octave Elerbette demanda son chemin à un agent, qui, accosté le long d'un mur près d'une porte, fumait paisiblement une bouffarde



Pour toute réponse, l'agent toisa l'intrus, lâcha une bouffée de cigarette, cracha avec mépris dans la direction d'Octave et déclara que ce n'était pas ses oignons... il conclut d'ailleurs par ces mots : « La barbe ! »



« Soyez poli, répondit Octave estomaqué, sinon je me plaindrai au commissaire. — Plaignez-vous donc directement au grand turc ou même au pape si vous voulez, ricana l'agent, ce sera kif-kif et l'même tabac » Ceci dit, comme une cloche sonnait, l'agent tourna le dos et s'engouffra sous la porte derrière laquelle il disparut.

Un brigadier de police apparaissait à l'horizon. Octave Elerbette lui porta ses doléances en même temps que le numéro matricule de l'agent dont le manque de correction l'avait choqué. « Il doit demeurer dans cette maison, » souligna Octave, en désignant l'endroit par où s'était éclipsé l'agent.

Et ceci fut pour le brigadier une révélation : « J'vois c'que c'est, » dit-il après un moment de réflexion. Et après qu'il eut constaté que le matricule ne concordait nullement avec l'arrondissement : « Cet agent à qui vous vous adressiez était un faux agent... un simple figurant de l'entreprise cinématographique voisine, qui attendait sans doute l'heure de commencer son boulot. »

RASEZ-VOUS VOUS-MÊMES

Profitez de notre PRIME QUI EST EXCEPTIONNELLE

Nécessaire à Raser

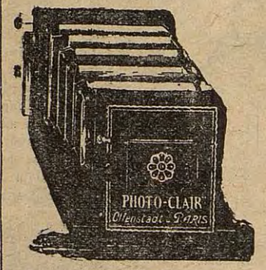
Monture nickelée, élégant, solide et pratique, comprenant : un rasoir de sûreté, un miroir rond mobile, un blaireau manche nickelé, un bassin à savon porcelaine,

Prix franco : 3 fr. 95

Ce nécessaire est fourni avec rasoir de sûreté ou rasoir ordinaire bonne qualité, sans modification de prix.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

C'est réellement merveilleux ! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un **excellent appareil photographique**, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.

L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boite plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour **5 fr. 75 seulement**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

ONGLIER DE POCHE

Longueur 11 centimètres

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

Dans son étui.

Hors l'étui.

Cet onglier vraiment utile et pratique comprend une excellente paire de ciseaux, une très bonne lime à ongles et un cure-ongles.

LE TOUT DE PREMIÈRE QUALITÉ

Il est contenu dans un élégant étui nickelé **extra plat.**

Se place aisément dans la poche.

Prix franco : 1 fr. 95

Adresser commandes et mandats à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

UN PORTE-BILLETS, grain long, 2 boutons-pressions, double moire, 1 poche timbre, 1 poche carte visite, en tout 5 poches, dont une secrète.

UNE POCHETTE, grain long, 0m,07 larg., 0m,08 haut, à soufflet, 2 poches intérieures et tout cuir.

Les 2 pièces : **2 francs** franco.

Adresser commandes et mandats à L'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

MACHINE A ÉCRIRE POUR ENFANTS

Prix franco :

10 FRANCS

Cette petite **Machine à écrire,** d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide, se compose de 84 lettres (majuscules et minuscules), chiffres et signes de ponctuation. Un apprentissage de cinq minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.

Tous les formats de papier peuvent être employés, du plus petit au plus grand. Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire et de tous les accessoires.

Adresser commandes et mandats à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER !

Le parfait photographe.

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.

Nous vous offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

NOUS EXPÉDIONS

1° Un appareil 9 X 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objectif périscopique, diaphragme, iris obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, munie d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger.

2° 6 châssis métal.

3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courroie pour contenir l'appareil et les 6 châssis.

4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger.

5° Un châssis-presse américain 9 × 12.

6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence, carton bouilli.

7° Un panier laveur, 12 rainures.

8° Un égouttoir, 12 rainures.

9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge.

10° Une boite de 6 plaques 9×12.

11° Une pochette 24 feuilles papier sensible.

12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre.

13° Un flacon virage concentré, dose 1/2 litre.

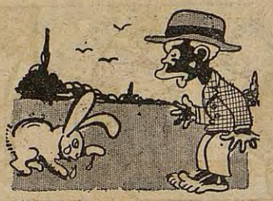
14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre.

15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

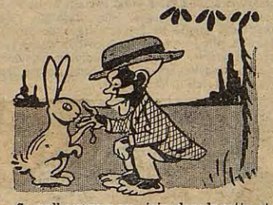
Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de **62** *francs, payable 7 francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

LA RÉCOMPENSE



Qu'a donc ce lapin à pleurer... il *boite* en marchant, ce qui le distingue de moi-même, car je ne *bois* jamais qu'arrêté..



Ce malheureux a une épine dans la patte, et même une épine de première grandeur !.. Soyons bons pour les animaux... je vais la lui arracher.

Que tu devais donc souffrir, ô civet ambulant ! Rends grâce au dieu des lapins de m'avoir rencontré, car je puis enfin me vanter de t'avoir tiré une fameuse épine du pied...

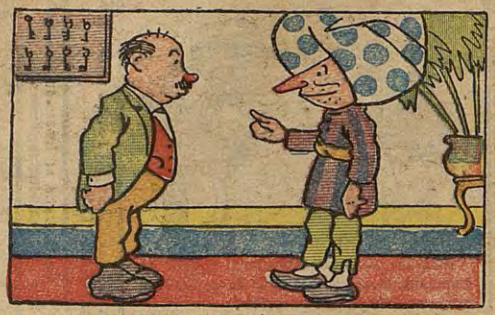
Je ferai les choses jusqu'au bout, vois-tu, car je vais panser ta blessure, et je vais sacrifier pour ton bien-être et la célérité de ta guérison le mouchoir que j'héritai de mon père une bonne action dont je serai sans doute récompensé...

Il le fut en effet, l'instant d'après, car la première chose qu'il fit en se retournant, ce fut de marcher, par inadvertance, sur l'épine qu'il avait retirée de la patte du lapin et de se l'enfoncer à son tour dans le pied...

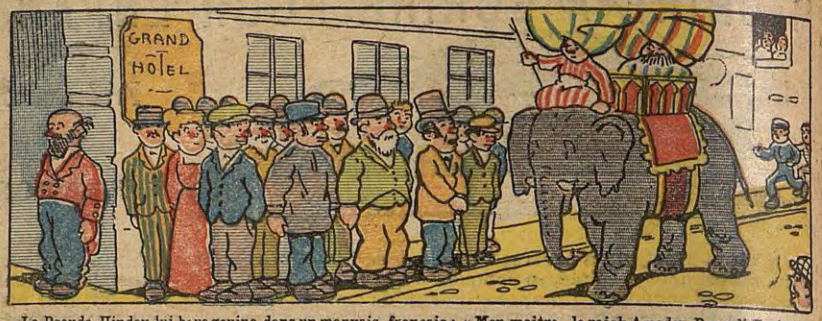
ROMANCES Les Larmes : 0 fr. 50. — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50. — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50.
Bonheur perdu : 0 fr. 50. — Chansons montmartroises convenables. Sénatorium : 0 fr. 50. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fléau mondain : 0 fr. 50.
Valses chantées. Regard de femme (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75.
Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Envoi franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins

Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

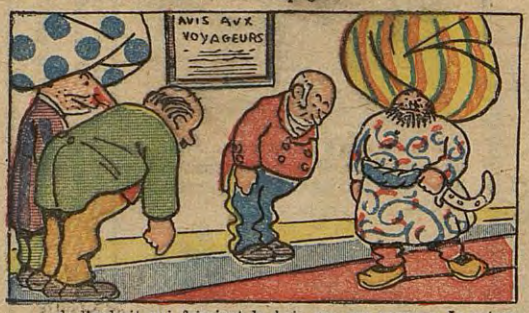
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS *(Suite.)*



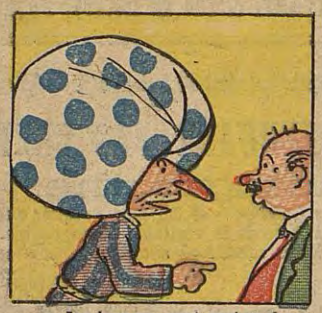
Le truc de l'éléphant à deux têtes était épatant et les Pieds-Nickelés espéraient faire fortune avec leur exhibition. Mais le stratagème ayant été éventé, ils furent obligés de chercher une autre combinaison. Un jour le propriétaire d'un grand hôtel de sous-préfecture vit arriver chez lui un individu portant le costume hindou mais sous le turban duquel, ami lecteur, vous auriez d'emblée reconnu ce vieux Croquignol.



Le Pseudo-Hindou lui baragouina dans un mauvais français : « Mon maître, le rajah Amadou-Bengali-Funicula, qui voyage actuellement dans le pays, m'a chargé de retenir ses appartements dans le meilleur hôtel de la ville. On m'a indiqué le vôtre. Pouvez-vous recevoir Son Altesse mon maître qui voyage à dos d'éléphant suivant la coutume hindoue et doit arriver incessamment ? — Et comment ! » répondit le patron ravi d'une pareille aubaine. Dans le courant de la journée, le rajah Amadou-Bengali-Funicula, comme l'avait annoncé son secrétaire, fit une entrée triomphale dans la ville et obtint un grand succès de curiosité auprès des naturels...



... de l'endroit qui faisaient la haie sur son passage. Le patron de l'hôtel avait tenu à le recevoir en personne et lui souhaitait la bienvenue en se fendant de sa plus belle révérence. « Ça va bien, gentleman, lui dit le rajah. Mes appartements sont préparés ? All right ! Je ne regarde pas à casquer mais j'exige que le service soit parfait, sinon je te ferai fouetter. » Tandis qu'il gagnait ses appartements, Croquignol, son secrétaire, dit au patron :



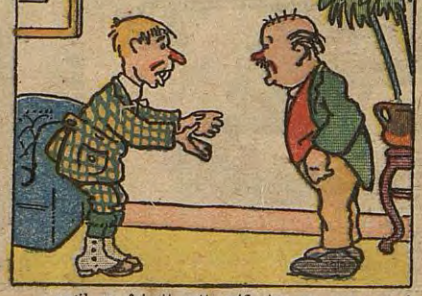
... « Les bagages vont arriver dans trois jours par la malle des Indes, car Son Altesse compte faire chez vous un séjour de trois mois ; ça lui a été recommandé par son médecin. Comme c'est moi qui l'ai amené, vous n'oublierez pas mon petit pourboire. »

Le patron, qui escomptait les bénéfices fabuleux qu'allait lui rapporter son princier client, n'hésita point à gratifier son secrétaire d'un billet de cent francs. Pendant plus d'une semaine le rajah Ribouldingue, Croquignol son secrétaire et son domestique Filochard firent bombance. Il n'y avait pas de mets assez recherchés...

... de vins assez rares et de cigares trop chers pour eux. Ils faisaient tous leurs repas au champagne et la note du rajah comptée à la fourchette grossissait à vue d'œil. Un matin Croquignol dit à Ribouldingue : « Ma vieille, le singe est épaté de ne pas voir les bagages rappliquer. Faudra voir à se fuiter dare-dare avant qu'il ne se doute de quelque chose. » Un quart d'heure plus tard, les trois copains enfermés à double tour dans leur appartement retiraient leurs turbans...

... fabriqués avec des brins d'osier recouverts d'étoffes et dans ces cachettes improvisées ils entassèrent tout ce qui leur tombait sous la main, bibelots de prix, argenterie, ainsi que les bijoux et autres objets de valeur récoltés au cours de leurs perquisitions dans les appartements des autres voyageurs. Après quoi ils remirent leurs turbans pour aller faire leur quotidienne promenade. Le patron les voyant partir les mains vides n'eut aucun soupçon et se borna à souhaiter bon divertissement à Son Altesse. « En ont-ils une santé, ricanait-il en les regardant s'éloigner, de s'enrouler des kilomètres d'étoffe autour de la bouillotte ! Vrai, il ne faut pas être pressé...

« ... pour se coiffer dans leur patelin. Et c'que ça doit être lourd, ces turbans... » Il ne croyait pas si bien dire ! La fin de la journée arriva et le rajah n'était pas encore de retour. Le patron pris d'inquiétude se dit : « Il me semble qu'ils se sont bien attardés, mes clients ! Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé ! Des fois que leur éléphant se serait emballé. » Tandis...



... qu'il se faisait cette réflexion un voyageur à la mine effarée pénétra comme une avalanche dans le bureau de l'hôtel en vociférant : « Moâ volé, vô, patron, responsable. » C'était un Anglais qui, rentrant dans son appartement, venait de s'apercevoir qu'il avait été cambriolé. Le patron suivit l'insulaire dans sa chambre, il constata qu'elle avait été mise au pillage et, pressentant la vérité...

... fit irruption dans l'appartement du rajah. Horreur et malédiction ! Il eut aussitôt l'irrécusable preuve qu'il venait d'être la victime de trois hardis filous, les fameux Pieds-Nickelés qui avaient eu le cynisme de lui écrire « au revoir et merci ! » sur une feuille de papier avant de s'en aller. Violet de stupéfaction et de furibardise, l'infortuné faillit succomber à une attaque d'apoplexie.

(A suivre.)

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le Gérant : Emile Beuve.